



www.comptoirliteraire.com

André Durand présente

Arturo PÉREZ-REVERTE

(Espagne)

(1951-)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout "*La peau du tambour*" et "*Le peintre de batailles*").**

Bonne lecture !

Il est né sur la rive de la Méditerranée, à Carthagène dans la province de Murcie, au sein d'une famille de marins : son père et son oncle étaient capitaines dans la marine marchande, et ses sœurs épousèrent des capitaines de la marine marchande. Il plongeait dans la mer à la recherche d'amphores antiques pour épater les filles du port. Il fut élevé dans les valeurs traditionnelles et au milieu des femmes habillées de noir, mais séchait l'école pour voir les navires qui accostaient et les pêcheurs qui revenaient de la haute mer.

Très tôt, il fut un ardent lecteur qui n'avait qu'à se servir dans les bibliothèques de ses parents et de ses grands-parents. Il passa son enfance à chercher l'aventure dans les livres, les albums de Tintin, *"L'île au trésor"*, *"Moby Dick"*, *"Lord Jim"*.... À l'âge de neuf ans, il découvrit les œuvres d'Alexandre Dumas, et, subjugué, lut alors d'une traite *"Les trois mousquetaires"*, *"Vingt ans après"* et *"Le vicomte de Bragelonne"*, puis *"Le comte de Monte-Cristo"*. Il se souvient : *« Je voulais alors ressembler à Athos, j'aimais Milady tout en méprisant un peu Constance Bonacieux, qui me paraissait franchement simplette. Après eux, je m'attelai à Edmond Dantès. J'ai lu tous ces livres plusieurs fois à des âges différents et toujours avec le même bonheur. Dès le premier contact, ce fut comme si j'avais contracté une maladie merveilleuse, une maladie dont je ne me suis jamais remis. La littérature, l'histoire, l'aventure : tout était là. »*

Puis il se nourrit de culture classique (sa bibliothèque compte aujourd'hui quelque dix-sept mille volumes, dont les deux tiers sont des ouvrages historiques, sa deuxième passion, avec une prédilection pour le XVII^e siècle), devint féru d'Histoire (qu'il a découverte *« en lisant Dumas père, Pérez Galdós, Victor Hugo, Valle-Inclán. Ils m'ont appris qu'elle était amusante et, à partir de là, je me suis intéressé à des sujets plus pointus. »*). A s'évader. Adolescent, il plonge, armé d'une brosse métallique, pour récurer la coque des navires et repêcher ces culs d'amphores phéniciennes revendus aux touristes pour une poignée de pesetas. A 18 ans, il interrompt ses études pour s'engager sur un fruitier. A 23, le voici, au service militaire, fouillant l'épave d'un navire plein de lingots d'or coulé lors de la guerre d'Espagne.

À l'âge de dix-huit ans, il s'embarqua pour une année sur un pétrolier. Son père, capitaine de la marine marchande, lui offrit sa succession, qu'il refusa.

Il continua ses études, fut licencié en sciences politiques et en journalisme.

Il allait être, pendant vingt et un ans (1973-1994), reporter pour la presse (le journal "Pueblo"), la radio ou la télévision publique espagnole (TVE) dans un grand nombre des conflits qui ont embrasé la planète.

En 1973, journaliste au Sud-Liban, il se vit pilonné par les troupes israéliennes.

En 1974, il devint journaliste pour la télévision espagnole. Il « couvrit » la campagne de 1975 dans le Sahara. Il fut envoyé à Chypre, au Salvador, au Nicaragua, au Tchad (où il fut déclaré disparu), en Lybie, au Soudan, au Mozambique, en Angola, en Tunisie, en Érythrée (où il se perdit plusieurs mois, ne survécut que grâce à ses amis de la guerrilla, aventure qui toutefois se termina par un désastre et un repli vers la frontière soudanaise).

En 1977, il avait fondé avec Vicente Talon la revue "Defensa".

En 1982, il fut aux Malouines.

À son retour d'Érythrée, se sentant défait, il commença à écrire un roman pour retrouver la sérénité : *« Je suis devenu écrivain par accident. Mon but n'est pas de faire progresser la littérature mais de m'évader, avec les héros et les auteurs que j'aime, de cette Espagne qui ne me convient pas. »* - *« J'ai divisé ma vie en deux, avec d'un côté le journalisme et de l'autre la littérature. Je ne voulais pas que ces deux activités se recoupent. »* Il ajouta : *« Un roman, c'est comme une belle femme : il te choisit, il t'ordonne d'écrire et tu cèdes ! »*

Il publia :

“El husar”
(1986)
“Le hussard”

Roman de 204 pages

En 1808, les troupes napoléoniennes entrées en Espagne viennent de subir un cuisant revers à Bailén en Andalousie. Joseph Bonaparte n'est pas encore sur le trône et la résistance féroce des Espagnols à l'armée française s'organise. Le sous-lieutenant Frédéric Glüntz, un jeune Alsacien de dix-neuf ans qui déborde de fanatisme pour Napoléon, et son ami, Michel de Bourmont, tous deux officiers du 4^e régiment de hussards, rêvent de gloire et d'héroïsme. Ils sont là pour vaincre l'ennemi, certes, mais aussi pour propager au nom de l'Empereur les idées nouvelles issues de la Révolution française. Persuadés d'apporter le progrès à un pays arriéré qui vit sous le joug de la monarchie et de l'Église, ils ne peuvent comprendre qu'en face d'eux se dressent une armée rebelle décidée à défendre son indépendance jusqu'au dernier soldat et un peuple prêt à mourir pour sa terre, les premiers guérilleros. Ils n'étaient pas préparés aux horreurs de cette guerre patriotique totale. Alors, après la fébrilité de la veillée d'armes, l'attente d'être jeté dans la mêlée, la haine rageuse des charges au sabre, l'ivresse macabre des premières têtes tranchées, la nausée provoquée par les camarades tombés, le doute puis l'indifférence devant sa propre mort, imminente et cruelle s'imposent à l'issue de cette journée confuse et surnoisement meurtrière, qui est celle du premier combat de Frédéric. Dans le feu de la bataille tant désirée, l'ivresse du sang et de la mort a vite raison des idéaux de ces deux jeunes gens, et des honneurs tant attendus ne reste qu'un atroce voyage au bout de la nuit, la fin étant sordide, fangeuse.

Commentaire

Perez-Reverte écrivit ce premier roman à son retour d'Érythrée. Il confia : *«Comme je ne voulais pas d'un récit autobiographique, j'ai choisi l'époque napoléonienne. Je la connaissais bien grâce à mes lectures et pour des raisons familiales. Je n'envisageais pas de devenir écrivain. Je ne songeais pas à publier le manuscrit. C'est un ami qui l'a proposé à un éditeur.»*

Ce premier roman, qui n'est pas sans rappeler certaines nouvelles militaires de Joseph Conrad, est remarquable par sa sobriété cruelle, sa précision dans le détail, son rythme de plus en plus haletant qui précipite vers une fin dramatique les deux jeunes et sympathiques héros de cette triste histoire. Ce sont deux innocents empanachés : noble, de Bourmont a la trempe d'un sabreur ; bourgeois, Glüntz est un bleu qui brûle d'engager la première charge contre les rebelles mais est peu averti des cruautés qui ravagent l'Espagne. Au retour de son aventure en Érythrée, Arturo Perez-Reverte se sentait défait comme lui. Mais, en dépit de sa jeunesse, il fit preuve d'une rare maestria.

Il a choisi les hussards, un corps de cavalerie légère réputé pour sa cruauté, pour cette furieuse dénonciation des guerres napoléoniennes, présages des sales invasions d'aujourd'hui menées au nom de la civilisation.

Le roman, ayant été mal diffusé en Espagne, passa inaperçu, ne reçut qu'une seule mention, très élogieuse, mais dans la revue confidentielle “Quimera” car son auteur, étant correspondant de guerre, était totalement étranger au milieu littéraire. En 2005, il le republia, révélant : *«“Le hussard” est mon premier roman, écrit en 1983, et publié presque par hasard et tel quel, semé d'errata, par une maison d'édition qui, après le succès des livres suivants, l'a réimprimé à grande échelle. À nouveau tel quel, et contre mon gré ! Je n'ai repris mes droits qu'à l'issue d'un procès. Il revoit la lumière aujourd'hui, dûment révisé, après suppression de quelques adjectifs, adverbes et phrases superflus. En 1983, j'étais néophyte en matière de technique romanesque. Le constater a été amusant et très instructif.»* Cette republication aurait pu être un exercice périlleux pour cet écrivain consacré, auteur à succès de tant d'oeuvres plus élaborées. Mais il n'avait pas à en rougir.

“El maestro de esgrima”

(1988)

“Le maître d’escrime”

(1994)

Roman

À Madrid, en 1868, dans une Espagne secouée par de graves troubles politiques, le maître d'escrime Don Jaime Astarloa assiste à la lente disparition de son art et des valeurs auxquelles il a été fidèle toute sa vie. Les mots «honneur» et «honnêteté» agonisent en même temps que le vieux monde, son art, l'escrime, tombant en désuétude. Traînant un passé amoureux difficile, il constate qu'il devient une relique vivante, qu'il est le témoin d'une époque révolue, ce qui renforce son amertume et son isolement. Réfugié en lui-même, il s'applique à mettre au point une botte secrète, imparable, qui le consacre dans son art comme l'un des plus grands. Lorsque dans sa salle d'armes apparaît la belle, troublante et énigmatique Adela de Otero, à qui il enseigne sa fameuse botte à deux cents réaux, sa vie bascule. Son amour, qu'il n'ose exprimer, l'entraîne malgré lui dans une aventure où les trahisons succèdent aux manoeuvres politiques et aux crimes, et qui se déroule selon les règles d'un duel : assaut, fausse attaque, dégagement forcé, jusqu'au combat à pointe nue, mortel.

Commentaire

Arturo Pérez-Reverte livrait un suspense haletant, où l'intrigue policière tracée au fleuret laisse apparaître la vision d'un monde qui a perdu ses repères et vacille. Le livre est découpé en temps forts d'un combat d'escrime, l'intrigue finement ficelée étant pleine d'estocades et d'estafilades, de parades et d'attaques. C'est un véritable manuel d'escrime qui fait saisir toutes les subtilités de cet art qui apparaît comme une ligne de vie plus que comme une technique, à une époque où l'honneur se défendait le fleuret à la main, selon une étiquette désuète. Mais se mêlent aussi l'amour et la politique, l'Espagne troublée du milieu du XIXe siècle étant à la charnière entre deux époques.

Maître Jaime Astarloa, homme d'épée et d'honneur avant tout, nous paraît tour à tour jeune et vieux : jeune dans sa naïveté et âgé dans sa distance au monde, dans son regret, en cette fin de XIXe siècle, du Siècle d'or espagnol à jamais perdu. Il semble contempler la vie à travers un miroir, n'être jamais totalement impliqué. Des événements le poussent dans l'action bien malgré lui.

Ce deuxième roman n'a guère plus attiré l'attention que le premier.

En 1992, en a été réalisée une adaptation cinématographique qui a été trois fois primée : prix Goya de la meilleure adaptation scénique de roman, prix au festival de Cognac, finaliste aux Oscars.

“La tabla de Flandes”

(1990)

“Le tableau du maître flamand”

Roman de 340 pages

À notre époque, à Madrid, Julia, une jeune femme, est chargée de la restauration de “La partie d'échecs” d'un certain Pieter Van Huys qui oppose, sous les yeux d'une femme en noir qui se trouve au fond, Béatrice de Bourgogne, duchesse d'Ostenbourg, le duc Fernand Altenhoffen, au chevalier Roger d'Arras. Elle se livre à ce travail habituel quand elle découvre que le tableau a été peint en 1471, deux ans après la mort mystérieuse du chevalier et qu'elle fait apparaître une inscription que le peintre avait lui-même recouverte et qui demandait, en latin, «*Qui a pris le cavalier?*» qui peut être également traduit par «*Qui a tué le chevalier?*» Le tableau gagne ainsi de la valeur auprès des collectionneurs, mais des morts violentes semblent continuer la partie en suspens sur la toile. Ainsi, Muñoz, l'historien de l'art qui suppute une intrigue amoureuse entre les trois personnages et qui fut l'amant de Julia est assassiné. Elle se lance dans une enquête avec son protecteur depuis l'enfance,

l'antiquaire homosexuel César qui lui fait rencontrer un joueur d'échecs émérite qui reconstitue la partie. Mais celle-ci continue par les injonctions d'une mystérieuse femme en imperméable qui devient de plus en plus menaçante, un autre meurtre étant commis, jusqu'à ce que le joueur d'échecs découvre ce redoutable adversaire.

Commentaire

Cette audacieuse enquête policière, où le meurtrier, les témoins et la victime sont morts depuis cinq siècles déjà et dont la résolution tourne autour de la partie d'échecs de haut niveau que se disputent les personnages du tableau et qui est la clé de l'affaire, est des plus originales. L'Histoire, la peinture, la logique mathématique viennent multiplier les dimensions de l'intrigue, elle-même aussi vertigineuse qu'une partie d'échecs, qui fait se croiser le milieu des marchands d'art et celui des joueurs. L'enquête menée par Julia et ses amis est pleine de rebondissements : chaque fois qu'on croit le mystère élucidé et la partie terminée, l'action repart dans une autre direction. Le lecteur est manipulé à souhait, comme il faut l'être dans ce genre de livres.

Les personnages sont bien campés, tous originaux et pleins de caractère. Muñoz, réincarnation de Sherlock Holmes (auquel l'auteur fait d'ailleurs souvent référence), porte sur l'intrigue un regard détaché et calculateur. Il vit à travers les échecs et est presque une énigme à lui seul.

Cependant, le vrai acteur central du livre est le jeu d'échecs qui s'incarne non seulement dans les personnages et les faits, mais propose une richesse de symboles. Il représente le monde, la vie elle-même qui serait une sorte de partie d'échecs géante dans laquelle nous ne serions tous que des pions. Muñoz dit : « *Parfois, je me demande si les échecs sont quelque chose que l'homme a inventé, ou s'il s'est simplement contenté de les découvrir... Quelque chose qui aurait toujours été là, depuis que l'Univers existe...* »

On trouve cet aphorisme : « *La vérité est comme le meilleur coup aux échecs : elle existe, mais il faut la chercher* ».

Cette oeuvre, traduite en seize langues et publiée dans trente-deux pays, a été un succès mondial et a été couronnée en France par le grand prix de littérature policière 1993.

Elle a inspiré le film de Jim McBride, "*Uncovered*" (en français, "*Le tableau du maître flamand*").

Le succès rencontré par "*Le tableau du maître flamand*" fit que les deux romans précédents se sont finalement vendus aussi et amena Arturo Pérez-Reverte, dégoûté par le journalisme spectacle, à démissionner de son poste de journaliste à la télévision espagnole et à se consacrer entièrement à la littérature.

En 1991, il commença à tenir une page d'opinion dans le magazine "XL Semanal", un supplément du groupe Correo distribué dans vingt-cinq journaux espagnols et devenu une des sections les plus lues de la presse espagnole avec plus de quatre millions de lecteurs.

"El Club Dumas"

(1993)

"Club Dumas ou L'ombre de Richelieu"

(1994)

Roman de 390 pages

À notre époque, en Espagne, un bibliophile, Boris Balkan, le narrateur, pour satisfaire de riches collectionneurs, charge Lucas Corso, mercenaire chasseur de vieux livres rares pour amateurs fortunés, doté d'une mémoire prodigieuse et d'un goût certain du risque, de la double mission d'authentifier un chapitre manuscrit des "*Trois mousquetaires*" intitulé "*Le vin d'Anjou*" et de déchiffrer l'énigme d'un ouvrage hermétique du XVIIe siècle, "*Les neuf portes du royaume des ombres*", qui,

selon une légende, aurait été écrit par Lucifer et permettrait de le convoquer. Il fut, en 1666, brûlé sur l'ordre du Saint-Office en même temps que son éditeur, le Vénitien Aristide Torchia, condamné pour magie et sorcellerie. Mais il avait avoué sous la torture qu'un autre exemplaire en était caché. Or, aujourd'hui, on en a retrouvé deux autres et Boris Balkan souhaite que Corso les compare. Il lui faudra les découvrir, les acheter ou les voler, pour déterminer celui qui est le seul authentique. L'enquête le mène à Tolède, à Cintra, enfin à Paris où il lui faut aussi faire identifier le manuscrit de Dumas par un spécialiste de l'auteur. Tous les moyens sont bons aux détenteurs de chacun des exemplaires pour défendre son bien, de la séduction à l'enlèvement et au meurtre. L'aventure physique se double d'une aventure intellectuelle : il apparaît bientôt que les illustrations du fameux livre forment un rébus codé dont le déchiffrement devrait permettre d'atteindre la plus haute jouissance. Le puzzle laisse entrevoir des solutions terrifiantes. L'action s'enfonce dans le labyrinthe subtil d'un jeu de piste rationnel jusqu'à l'absurde où le fantastique s'insinue. Corso est suivi pas à pas par un couple inquiétant qui semble obéir au cardinal de Richelieu, tandis que le protège une mystérieuse jeune femme qui se fait appeler Irène Adler. En chaque endroit, meurt mystérieusement un autre bibliophile. La vérité est-elle si diabolique?

Commentaire

Avec ce formidable roman de mystères et d'aventures, à l'intrigue enchevêtrée, aux énigmes à foison, livre passionnant qui est bien construit, Arturo Pérez-Reverte nous entraîne dans le monde fascinant des antiquaires spécialisés dans les livres anciens et rares, ce qui permet l'inclusion d'informations érudites qui satisfont les lecteurs auxquels on présente des difficultés à résoudre avant qu'il soit guidé adroitement vers la solution. L'auteur affirma sa vénération pour Alexandre Dumas. Toutefois, son intrigue ne manque pas de certaines longueurs et confusions, même si l'habile segmentation de l'histoire procède par ellipses et insinuations pour augmenter le suspense et mélanger les pistes. Les personnages, très caricaturaux, sont cependant attachants. L'antihéros Lucas Corso est l'héritier fidèle des personnages sceptiques du roman policier traditionnel. Il est assisté de la jeune beauté qu'est Irène Adler.

Le roman fut adapté partiellement (un pan seulement de l'intrigue ayant été retenu) au cinéma par Roman Polanski sous le titre "*La neuvième porte*" (1999) qui fit tourner Johnny Depp, Frank Langella, Lena Olin, Emmanuelle Seigner. La première partie du film reproduit assez fidèlement le roman ; en revanche, dès que le fantastique s'affiche de manière caricaturale et outrancière, on le perd de vue.

"*La sombra del Aquila*" (1993)

Roman

Un bataillon d'Espagnols enrôlés de force dans la Grande Armée participe à la désastreuse campagne de Russie en 1812.

Commentaire

Le roman est basé sur un fait réel.
Il n'a pas été traduit.

Arturo Pérez-Reverte, qui avait encore observé la révolution roumaine (1989-1990), la crise puis la première Guerre du Golfe (1990-1991), la guerre de Croatie (1991), et la guerre de Bosnie (1992-1994), connu à Sarajevo des mésaventures qui lui firent écrire :

"Territorio comanche"

(1994)

Roman

Laura, journaliste vedette d'une chaîne espagnole, veut vivre avec les victimes du siège de Sarajevo, souhaitant s'impliquer pour mieux témoigner. Elle et son équipe, réfugiés dans un hôtel-ghetto, connaissent la réalité des correspondants de guerre, l'action, la chasse à l'information, dans l'ex-Yougoslavie en proie au chaos où la vie n'est pas quotidienne, où le danger guette à chaque pas, les incursions dans «*le territoire comanche*», la zone bombardée de Sarajevo. Mais ils partagent les drames des habitants. Puis le conflit prend de plus en plus d'ampleur : les Serbes arrivent sur la ville où les Bosniaques pleurent leurs morts.

Commentaire

Ce témoignage sur le travail des correspondants de guerre en ex-Yougoslavie, dont fut Arturo Pérez-Reverte, ce règlement de comptes avec son métier et certains de ses collègues, n'a pas été traduit. En 1997, il a été adapté au cinéma par Gerardo Herrero, sur un scénario de Salvator Garcia et d'Arturo Perez-Reverte, avec Imanol Arias, Carmelo Gomez, Bruno Todeschini, Cecilia Dopazo, Gaston Pauls, Mirta Zecevic, Natasa Lusetic, Ecija Ojdanic.

"*Territorio Comanche*" ayant irrité les dirigeants du réseau TVE pour lequel il travaillait depuis neuf ans, Arturo Pérez-Reverte quitta le métier de journaliste pour se consacrer entièrement à celui d'écrivain. Chacun de ses livres se vendant à trois cent mille exemplaires au minimum, il pouvait désormais vivre de sa plume, tourner la page après vingt et un ans sur le terrain des opérations.

"Un asunto de honor"

(1995)

Roman

Une histoire d'amour unit un chauffeur de camion et une adolescente.

Commentaire

Dans cette belle et inhabituelle histoire, l'action et l'amour sont parfaitement conjugués. Ce court roman a été adapté à l'écran sous le titre "*Cachito*". Il n'a pas été traduit.

"Obra breve"

(1995)

Recueil de textes

On y trouve le premier roman, des nouvelles, une sélection d'articles de presse.

Commentaire

Cette compilation un peu fourre-tout n'a pas été traduite.

“La piel del tambor”

(1995)

“La peau du tambour”

(1997)

Roman de 500 pages

Un «hacker», l'un de ces pirates informatiques capables de percer les défenses les plus sophistiquées, est entré dans l'ordinateur central du Vatican. Surnommé “Vêpres”, il y a déposé un étrange message destiné au pape, un appel au secours : *«Quelque part en Espagne, à Séville, les marchands menacent la maison de Dieu, et une petite église du XVIIe siècle, abandonnée par le pouvoir ecclésiastique autant que par le séculier, tue pour se défendre.»* Il s'agit de Notre-Dame-des-Larmes, qui, avec l'accord de l'archevêque et de la municipalité, est menacée de disparaître du fait de la convoitise d'un banquier épris de spéculation immobilière, les promoteurs tournoyant autour comme des vautours. Deux morts violentes s'y sont déjà produites. Le cardinal Spada, le directeur de l'Institut pour les oeuvres extérieures du Vatican, envoie à Séville, pour s'informer et maîtriser la situation, Lorenzo Quart, agent secret en col romain. Cherchant à découvrir le pirate informatique, il rencontre :

- Gris Marsala, l'étonnante religieuse qui s'emploie à la restauration de l'église ;
- le père Lobato, le vicaire ;
- Don Priamo Ferro, le vieux curé réfractaire et tout à fait exalté, *«têtu comme une mule, féru de latin et d'astronomie»*, qui brave ses supérieurs, qui avait déjà, curé dans les Pyrénées, vendu le patrimoine de sa paroisse, qui est prêt à tout pour défendre Notre-Dame-des-Larmes ;
- Macarena Bruner, belle aristocrate andalouse qui, contre son ex-époux qui est nul autre que le promoteur immobilier, protège l'église car y sont enterrés ses ancêtres, et exerce sa séduction sur Lorenzo Quart ;
- Cruz Bruner, la vieille duchesse de Nuevo Estremo.

Par une carte postale qui lui est mystérieusement envoyée, son attention est dirigée vers Carlota Bruner dont il apprend l'histoire pathétique. Vivant à la fin du XIXe siècle, elle a été empêchée d'épouser l'homme qu'elle aimait, le capitaine Manuel Xaloc. Contraint à l'exil, il en était revenu *«avec une fortune en lettres de change et en pièces d'or, en plus d'un sac de velours qui contenait vingt merveilleuses perles pour celle qu'il allait épouser»*. Mais il était si vieilli qu'elle ne l'avait pas reconnu, *«l'a traité comme un étranger, sans lui dire un mot»*. Aussi remit-il les perles au curé et repartit-il pour devenir *«le dernier corsaire espagnol, le seul qui eût participé à la guerre de Cuba»* et y disparaître en 1898 dans une bataille navale. Ce sont ces perles, qui *«coulaient comme des larmes sur le visage et la tunique bleue de la Vierge»*, qui valent à l'église son nom, Notre-Dame-des-Larmes. En volant une perle, dont il se révèle qu'elle est fautive comme les autres, le journaliste Bonafé est la troisième victime d'une mort accidentelle.

L'église, *«restant intouchable tant qu'on y dirait la messe pour le repos de l'âme de son ancêtre, Gaspar Bruner de Lebrija, tous les jeudis»*, le clan adverse fait tout pour que, le jeudi suivant, cela soit impossible. Les trois *«malfrats»* que Peregil, le factotum du banquier, lui-même en danger du fait d'une dette de drogue non payée, a chargé d'espionner Lorenzo Quart enlèvent le père Ferro et le séquestrent. Quand il est libéré, il confesse l'assassinat de Bonafé qui s'était rendu compte que les perles sont fautes, les autres ayant été vendues par le curé pour assurer la restauration de son église, et il doit se soumettre à la police. C'est alors que l'agent du Vatican qui n'a pas la foi dit la messe, *«refaisant ces gestes qu'aucun prêtre n'oublie jamais»*.

Et, renonçant à mener à bien son enquête, il repart à Rome, y présentant un rapport qui a été précédé de celui de l'archevêque de Séville. *«Vous avez décidé de prendre parti. De vous engager»*, lui reproche le cardinal Spada. Il aurait dû rester impartial ; il a outrepassé son mandat. Victime d'une *«exécution formelle comme agent de l'IOE (l'Institut des opérations extérieures)»*, il se retrouve troisième secrétaire à la nonciature apostolique de Santa Fe de Bogota, tandis que le père Ferro est en résidence surveillée et que Notre-Dame-des-Larmes reste ouverte au culte. On apprend enfin que Lorenzo Quart avait découvert que “Vêpres” est la vieille Cruz Bruner qui, férue d'informatique,

entendait dénoncer les manoeuvres de la banque («*De ce bureau, une septuagénaire avait mis le Vatican échec et mat*») et que c'est Gris Marcela, qui maintenant participe à l'insurrection paysanne au Chiapas, qui a tué Bonafé.

Analyse

Intérêt de l'action

Le début pourrait faire croire qu'on va lire un roman de «techno-fiction». C'est, en fait, un roman policier marqué par le souci de la précision des indices : «*Le PC : un 486, avec une imprimante. Suffisant pour "Vêpres", quoiqu'il n'y eût pas de modem branché sur la ligne de téléphone, à l'autre bout de la pièce. Et le téléphone était un modèle mural ancien, inutilisable avec l'ordinateur.*» Mais l'intrigue déroule assez lentement, non sans redites (certains passages auraient pu être coupés, la longueur de l'ensemble réduite de moitié), une enquête à dimension très humaine, nourrie d'histoires qui semblent annexes mais dont l'utilité se vérifie dans le dénouement jusqu'auquel on est contraint à tourner les pages tant elle est passionnante.

C'est aussi un roman d'amour où se superposent deux histoires d'amours condamnés par la société. Celle qui appartient au passé, mais continue d'exister par la force de la mémoire et est comme «*un feuilleton romantique*» (page 311), est tragique. Celle que connaît Lorenzo Quart est simplement amère : «*Il s'était laissé utiliser par Macarena en pleine connaissance de cause*» - «*Stupidement, il s'était dit que si elle lui criait "je t'aime", il arracherait son col de celluloïd, se retournerait pour la prendre dans ses bras comme les officiers dans les vieux films en noir et blanc qui brisent leur carrière pour l'étreinte d'une femme fatale, ou comme ces autres naïfs - Samson, Holopherne - de l'Ancien Testament.*» (page 491)

La maladie constante des trois «*malfrats*» apporte une note comique.

L'action se déplace de Rome à Séville où elle culmine dans cette messe que Lorenzo Quart célèbre. Le dernier chapitre, qui se situe en partie de nouveau à Rome, indique le sort de chacun des protagonistes et, surtout, révèle qui est ce «*Vêpres*» dont l'identité, que l'agent a cachée à ses supérieurs, ne manque pas d'étonner le lecteur.

Le point de vue est objectif mais centré sur Lorenzo Quart.

Intérêt littéraire

Le style de Pérez-Reverte est efficace, enlevé. L'écriture, vivante et moderne, joue sur différents tons, les dialogues révélant la vulgarité des «*malfrats*», la narration s'élevant à la réflexion morale et philosophique.

On remarque en particulier d'originales comparaisons qui peuvent donner dans :

- le comique : «*Cette sensation désagréable d'être en train de peindre le plafond et de rester pendu au pinceau quand l'escabeau disparaît de sous vos pieds, comme dans les bandes dessinées.*» - Des finances sont «*aussi ratatinées qu'un vieux hareng saur*» (page 171) - «*Son âme serait soumise à des fluctuations externes, comme les titres boursiers. Et si la comparaison était juste, personne ne donnerait un sou pour son âme en ce moment.*» (page 211) - Le père Ferro a «*un sourire bonasse et sceptique, comme celui d'un ours que ses petits taquineraient un peu plus.*» (page 263) - Macarena Bruner déclare : «*Comme les baleines et les phoques, j'appartiens moi aussi à une espèce menacée : l'aristocratie*» (page 370) - «*L'archevêque avait les mains liées en ce domaine. Il ne pouvait que regarder les taureaux derrière la barrière, si on lui passait cette image laïque.*» (page 341) - «*Comme il est ardu d'être chef [...] Comme Xénophon, celui des cinq cent mille, ou Colomb, ou Pizarro quand il traça une ligne par terre avec son épée et qu'il dit à ses hommes : "L'or, c'est par là pour ceux qui en ont où je pense."*» (page 434) ;

- le sarcasme : «*Archevêque et curé souriaient de la même manière, à la façon de vieux gladiateurs pour qui la direction du pouce, en haut ou en bas, n'a plus aucune importance.*» (page 263) - «*Le factotum se sentait un peu mieux, quoiqu'il fût encore aussi pâle que les cierges de la paroisse laissée temporairement sans titulaire par ses trois mercenaires.*» (page 431) - Lorenzo est un

«chasseur de scalps émérite pour le compte de la Curie romaine» (page 232) - «Notre cher frère dans le Christ a laissé s'échapper la souris qu'il tenait entre ses griffes» (page 486) ;

- le pathétique : «Un vieux curé qui livrait son ultime bataille dans un coin oublié de l'échiquier» (page 335) - «Ses lèvres parcheminées souriaient, comme un serpent sur le point de se défaire de sa mue». (page 344) - «Notre-Dame-des-Larmes n'était, comme le "Manigua" du capitaine Xaloc, qu'un petit bateau qui louvoyait tant bien que mal, condamné d'avance, face à l'impassible masse d'acier d'un cuirassé sans âme» (pages 386-387) ;
- l'angoisse : Les messages du père Ferro au Vatican, c'était «comme si, après une guerre nucléaire qui eût rasé la Terre, des satellites perdus dans l'espace continuaient à envoyer des messages inutiles à une planète morte, en continuant à tourner là-haut, fidèles et silencieux, dans la solitude des espaces infinis.» (page 335) ;
- la philosophie : «Parcourir les cases de ce jeu de l'Oie surprenant qu'était la vie.» (page 453) ;
- la poésie : «Pas un souffle d'air. Tout pendait immobile : les rideaux à la fenêtre, les feuilles des orangers et des plantes dans leurs pots. Voiles sur la mer des Sargasses.» (page 154) - «Le cimetière de papier jauni, jonché d'enveloppes semblables à des pierres tombales posées sur des messages lancés à l'aveuglette, dans le noir et dans le vide.» (page 380) - «La lune glissa sur les épaules du prêtre Lorenzo Quart, comme une cotte de mailles qui serait tombée à ses pieds.» (page 402).

Surtout Lorenzo Quart est vu, tout au long du livre, comme un Templier, un de ces moines-soldats qui s'étaient voués à la défense de la Terre Sainte, d'où le déploiement de toute une imagerie médiévale et de vignettes historiques :

- «comme si un Templier renonçait à sa cotte de mailles pour parlementer avec les Mamelouks sous les murailles de Tyr» (page 190) ;
- «Un Templier solitaire dans un désert, sous un ciel sans Dieu» (page 325-326) ;
- «Au milieu du désert, un Templier solitaire, à bout de forces, appuyé sur son épée, voyait passer devant ses yeux, lentement, le yacht armé "Manigua"» (page 386 ; on remarque la saisissante fusion des temps) ;
- «le Templier écoutant la rumeur de la cavalerie sarrasine du côté de la colline de Hattin, jonchée des ossements des chevaliers francs blanchissant au soleil» (page 402 ; il faut indiquer que Hattin a vu, le 3 juillet 1187, soixante mille musulmans défaire quinze mille chrétiens dont mille deux cents Templiers qui furent tous décapités [sauf leur Grand Maître] tandis que les autres prisonniers furent épargnés) ;
- «le Templier épuisé regarda autour de lui, un peu déconcerté ; il se sentait nu sous le soleil avec son épée brisée, sa cotte de mailles en lambeaux. Mortel comme le reste des mortels, aussi vulnérable et vulgaire qu'eux.» (page 419) ;
- «la silhouette du Templier trahi le hantait comme un remords.» (page 444) ;
- «le Templier ébranlé retrouvait la paix du bon soldat» (page 453) ;
- «Et c'est ainsi, en regardant la fausse larme de Notre-Dame, que le soldat perdu sur les flancs de la colline de Hattin reconnut au loin la voix rauque et le fracas du fer d'un autre frère qui livrait son combat dans ce même coin de l'échiquier. Il n'y avait plus de mains amies pour vous enterrer dans la crypte des héros, illuminée par la lumière dorée de meurtrières, parmi les gisants de chevaliers, gantelets mis, lions aux pieds. À présent, le soleil était à son zénith et les ossements des hommes et de leurs destriers jonchaient la colline, pâture des chacals et des vautours.» (page 478)

Mais le talent littéraire d'Arturo Pérez-Reverte culmine dans l'évocation de l'embrassement sensuel qui unit Macarena et Lorenzo : «Et tout à coup, il se retrouva dans la pénombre, éclat de l'ivoire, cette peau tiède dont il portait encore l'odeur sur sa peau et sur ses mains, sur ses lèvres qu'elle avait mordues jusqu'au sang. Ce corps brun qui semblait sorti de ses rêves, bandes de lumière et d'obscurité sur la blancheur immense des draps qui les accueillait comme un désert de neige ou de sel. Elle, tendue, svelte, qui se débattait pour s'échapper sans le désirer, pour fuir tout en voulant rester là, la tête renversée en arrière, son beau visage transfiguré par une sorte d'expression absente, égoïste comme un masque, gémissante et tendue entre ses bras qui l'enserraient, solides, forts, clouée à la chair de cet homme qu'elle entourait de ses cuisses nues. Haletante dans la chaleur, de la salive sur sa peau moite, le sexe humide, la bouche humide, et la courbe humide de ses seins qui

allaient rejoindre ses épaules, son cou chaud, son menton, encore cette bouche et ce gémissement, encore ces cuisses tendues, ouvertes en signe de défi, abri ou refuge. Longues heures intenses de paix et de combat qui ne durèrent qu'un instant à peine, car à chaque seconde, il savait qu'elles auraient une fin. Et la fin était arrivée avec l'aube et son dernier jaillissement, long, intense, sous la lumière grise et ingrate qui filtrait déjà par les fenêtres.» (page 413)

“La peau du tambour” est une grande réussite littéraire.

Intérêt documentaire

Ce roman est, comme tous ceux de Pérez-Reverte, fondé sur une documentation précise.

C'est d'abord un véritable hymne à la somptueuse Séville qui est pratiquement un personnage à part entière. C'est une ville du Sud, de l'Andalousie, où s'impose la présence du soleil qui transforme les petites rues «*en fours blanchis à la chaux, clarté stridente qui pénètre dans les moindres recoins*» (page 354). On la parcourt de long en large, des bas-fonds du quartier gitan de Triana aux riches demeures de la vieille aristocratie sévillane. Son histoire millénaire pèse sur l'action, Notre-Dame-des-Larmes étant une église baroque dans le quartier de Santa Cruz dont un plan est donné en appendice.

Est évoquée une vieille famille aristocratique, depuis l'ancêtre Gaspar Bruner de Lebrija à Macarena qui a le sentiment d'appartenir à «*une caste en voie d'extinction*» (page 315) en passant par la Carlota et Cruz. L'existence de cette famille est accréditée par un document sur “*Les ducs de Nuevo Estremo*” placé en appendice, avec le texte original et les armoiries, création fantaisiste qui s'appuie pourtant sur le fait que, le 12 février 1541, Pedro de Valdivia a dressé l'acte de fondation d'une nouvelle ville, au sud de la Cordillère des Andes et qu'il a baptisée Santiago del Nuevo Estremo, en l'honneur de saint Jacques et de la province espagnole d'Estrémadure où il était né.

D'autres effets de réalité sont de la même façon produits au fil du texte : le « hacker » qui réussit à s'introduire dans le fichier ultraconfidentiel intitulé INMAVAT, s'arrêter sur la ligne VO1A et se glisser dans l'ordinateur personnel du pape pour y déposer un message ; la prétendue carte postale avec l'image page 131 et le texte page 132 ; le rapport destiné à la banque (page 182-185) ; le fac-similé d'une lettre manuscrite en espagnol (pages 377-378) ; l'image et les caractéristiques manuscrites du bateau du capitaine Xaloc (page 381) ; des fac-similés de “*La ilustracion*” (page 382) intitulés «*Santiago de Cuba*» et «*Tragique destruction de l'escadre de l'amiral Cervera*» ; le compte rendu de la bataille navale (pages 383-385).

Les ennemis de Notre-Dame-des-Larmes sont organisés en une pyramide que domine le président de la banque Cartujano, don Octavio Machuca, son vice-président, Pencho Gavira, qui a à son service un factotum, Celestino Peregil qui lui-même charge des basses oeuvres un trio de «*malfrats*» constitué de don Ibrahim, Nina Punales et El Potro.

La hiérarchie apparaît encore plus puissante dans le tableau satirique qui est donné de l'Église catholique («*notre sainte mère l'Église [...] Tellement catholique, apostolique et romaine qu'elle a fini par trahir son message originel*» [page 177]), des arcanes du Vatican, repaire d'«*eunuques cancaniers*», des organismes en son sein, des zones d'influence de chacun selon son rang, des milieux ecclésiastiques, avec des pointes contre le pape Wojtila et le Polonais Jerzy Iwaskiewicz qu'il a placé à la tête de la Sainte Congrégation pour la Doctrine de la Foi, connue jusqu'en 1965 sous le nom de Saint-Office ou Inquisition. Le bras armé de cette puissance mondiale, «*la main gauche de Dieu*», «*le service des sales affaires*», est l'Institut pour les Oeuvres Extérieures, les services secrets du Vatican. Lorenzo Quart est, selon le père Ferro, «*le parfait policier d'une société puissante qui prétend servir Dieu*» (page 278). On peut d'ailleurs se demander ce qu'il faisait en mission pour l'IOE au Panama au moment de l'invasion états-unienne et de la chute de Noriega, et à Sarajevo (dont son plus cuisant souvenir est celui d'une femme, page 324) aux plus sombres moments de la guerre civile. On note ces railleries à l'égard de l'Église : «*Pour vous et pour vos supérieurs, le mal n'est pas dans le problème, mais dans le fait que quelqu'un ose dénoncer le problème.*» (page 332) - «*Pour l'Église catholique, un problème repoussé aux calendes grecques était un problème résolu.*» Pérez-Reverte oppose deux sortes de prêtres : ceux qui ne voient en l'Église qu'une façon d'asseoir une

pouvoir, tout comme ils auraient pu le faire au sein d'une armée, et ceux qui sont restés proches de leurs paroissiens, l'archevêque carriériste et le curé «donquichottesque». Quart est coincé dans les intrigues du Vatican, entre le Saint Office, qui veut la peau de l'IOE, un archevêque qui ne pardonne pas les offenses, un ours en soutane, une religieuse énigmatique.

«*La peau du tambour*» peut être considéré comme «un roman du prêtre», véritable genre illustré par «*Sous le soleil de Satan*» et «*Journal d'un curé de campagne*» de Bernanos, «*La puissance et la gloire*» de Graham Greene, «*Léon Morin prêtre*» de Béatrix Beck, «*Un recteur de l'île de Sein*» d'Henri Quéffelec, etc.

Intérêt psychologique

Le roman présente toute une galerie de personnages variés, qui sont tous bien campés et dotés d'une épaisseur relative :

Pencho Gavira est le macho typique qui, ex-époux de Macarena Bruner, est blessé dans son orgueil et torturé par la jalousie. Celestino Peregil impose son autorité aux trois «*malfrats*» mais est lui-même poursuivi par des fournisseurs de drogue auquel, victime qui ne peut être vraiment pathétique, il n'échappe pas.

Les trois malandrins lancés aux trousses de Lorenzo Quart sont des bandits picaresques à la fois grotesques et tragiques, des paumés poursuivis par la poisse, la misère et l'alcool :

- don Ibrahim, avocat déchu aussi véreux que mythomane, Cubain qui vient de «*l'Amérique des Espagnols où les gens se fusillaient sans cesser de se vouvoyer*» (page 431), qui prétend avoir rencontré Che Guevara, Ernest Hemingway, Gabriel Garcia Marquez..., à qui «*la vie avait appris à respecter les hommes et donc à prendre en pitié leurs misères et leurs hontes. Après tout, l'existence n'était qu'une succession de hauts et de bas ; maîtres et valets finissaient par trébucher sur la marche.*» (page 431) ;

- Nina Punales, qui a été «*la meilleure chanteuse de flamenco de l'Andalousie et du siècle, laissée sans même une indemnité de chômage pour joindre les deux bouts*» (page 252) et qui est maintenant plutôt fanée ;

- El Potro, ancien boxeur et torero dont «*il était malaisé de pénétrer le mécanisme de sa pensée. À supposer que sa pensée eût un mécanisme moteur, et même qu'il fût capable de pensée. Il se bornait à acquiescer à retardement, impassible, fataliste et fidèle, toujours dans l'attente du coup de gong ou du clairon qui le ferait se lever de son coin ou sortir comme un automate sur le sable de l'arène*» (pages 254-255).

Du côté des aristocrates, on voit un processus de libération de la femme, de la pathétique Carlota, ligotée dans l'amour impuissant et la folie, à la rusée Cruz, qui agit avec dissimulation, et enfin à l'énergique Macarena, qui a le sentiment d'appartenir à «*une caste en voie d'extinction*» (page 315), qui règle ses comptes avec son mari en s'affichant dans tout Séville au bras d'un torero en vogue car elle a, comme le personnage de Giuseppe Tomasi di Lampedusa, «*la tentation guépardesque de s'allier avec les parvenus pour survivre*» (page 350) et, pulpeuse et vénéneuse, fait de son charme une arme.

En contraste, Gris Marsala, bien qu'Américaine, est une femme encore empêtrée dans l'incertitude sentimentale. Entrée dans les ordres à dix-huit ans, elle a fait des études en architecture et dans les beaux-arts à l'université de Los Angeles, avait été sept ans professeuse, pendant quatre ans directrice d'un collège religieux à Santa Barbara. Puis, après être tombée amoureuse de son évêque, elle avait été dispensée temporairement, était venue à Séville où elle gagnait sa vie en enseignant les beaux-arts à des étudiants américains, sans avoir été demandée à être relevée de ses vœux. Cependant, elle prend fait et cause pour l'église au point de commettre des assassinats. Enfin, on la retrouve au Chiapas participant à l'insurrection paysanne.

Le père Ferro est le vieux prêtre mal embouché et rebelle contre «*notre sainte mère l'Église [...] Tellement catholique, apostolique et romaine qu'elle a fini par trahir son message originel*», page 177), qui déclare : «*Dans notre métier, ce ne sont pas les papes qui manquent. Ce qui manque, ce sont les couilles.*» (page 398), qui clame : «*Nous sommes la vieille peau du tambour jaunie sur*

laquelle sonne encore la gloire de Dieu» (page 282), qui amène Lorenzo Quart à penser que «*la morale conventionnelle ne suffisait plus pour comprendre les faits. Il fallait aller plus loin, s'enfoncer dans les ténèbres extérieures, sur les chemins inhospitaliers que sillonnait depuis des années le curé, petit et dur, portant sur ses épaules fatiguées le poids accablant, excessif, d'un ciel dépourvu de sentiments.*» (page 477). Ce n'est pas pour rien que Pérez-Reverte en a fait un astronome : il peut lui prêter la constatation faite par Blaise Pascal de «*la disproportion de l'homme*» : «*Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent. Qu'il regarde cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'Univers, que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent.*» Mais, en fait, Pascal y voyait «*la toute-puissance de Dieu*» alors que le prêtre révolté y puise plutôt le sentiment de l'inanité de l'être humain face à un immense vide : «*Dites-moi qui nous sommes ! Quel est notre rôle ici, dans toute cette scène qui s'étend au-dessus de nos têtes? Que signifient nos misérables vies, nos désirs... [...] Qu'est-ce que toutes ces lumières peuvent bien avoir à faire avec votre rapport à Rome, avec l'Église, avec le Saint-Père, avec vous ou avec moi?... Dans quel endroit de cette voûte céleste résident les sentiments, la compassion, le calcul de nos pauvres vies, l'espérance? [...] Les supernovae peuvent bien briller et les étoiles agoniser, les planètes mourir et naître, tout continuera à tourner, apparemment immuable, quand nous serons partis.*» (page 400). Il envisage le discrédit total dans lequel vont tomber les prêtres quand se dissipera l'illusion qu'entretient l'obscurantisme religieux : «*Je ne sais qu'une seule chose : quand la séduction ne fera plus effet, nous serons finis nous aussi, car la logique et la raison signifient la fin.*» (page 282). Toutefois, vieux prêtre blanchi sous le harnais, il ne peut que continuer à jouer un rôle dont il connaît pourtant l'inanité : «*Et, malgré notre situation misérable, les prêtres comme moi continuent d'être nécessaires... Nous sommes la vieille peau de tambour jaunie sur laquelle sonne encore la gloire de Dieu. Et il faudrait être fou pour nous envier ce secret [...] Nous connaissons l'ange qui possède la clé de l'abîme.*» (page 282).

Peut aller plus loin Lorenzo Quart, le personnage le plus riche parce que le plus tourmenté, le plus ambigu, qui connaît une évolution significative et qui est celui que suit l'auteur. Il subit le poids de son enfance, «*la certitude du néant acquise sur cette jetée devant la mer*» où avait disparu son père (page 155). Impressionné par l'exemple de «*ce Nazaréen*» qui «*les avait eues bien accrochées*» (page 155), il s'était réfugié dans la discipline que lui offrait le rôle de prêtre : «*Au séminaire déjà, Quart avait accepté la discipline de l'Église comme une norme efficace pour gouverner sa vie. En échange, on lui avait donné la sécurité, un avenir et une cause pour exercer ses talents. Mais à la différence de certains de ses camarades, ni alors ni plus tard, devenu prêtre, il n'avait jamais vendu son âme à un protecteur ou à un ami puissant. Il croyait - et c'était peut-être sa seule naïveté - que l'observation de la règle suffisait à s'assurer le respect d'autrui.*» (pages 189-190) - «*Tous les actes de la vie s'articulaient autour d'un règlement imaginaire*» (page 189) - «*Le souvenir de ses rapports avec le reste du monde se résumait à un état de tension perpétuelle : toujours éviter un geste précipité, une parole déplacée, un acte intempestif, un mouvement d'impatience qui aurait troublé la sérénité de la règle*» (page 191).

C'est pour cela que, plus qu'un simple prêtre, il est devenu une sorte de James Bond en col romain, un soldat stoïque, qui se veut un «*bon centurion*» (page 279), le bras armé de l'IOE et de l'Inquisition, un des «*gendarmes de Dieu*» et, surtout, comparaison suivie tout au long du livre, un «*Templier*» projeté dans le XXe siècle en costume Armani. Plus qu'en Dieu, il a foi dans l'institution qu'est l'Église, foi qui n'est qu'un mince mur le protégeant du froid du dehors. En tant que soldat, il n'a qu'à obéir au doigt et à l'oeil, il n'a pas à se questionner, à prendre parti. Mais il est lucide et tourmenté par sa conscience qui lui dit qu'il donne des hommes plus vertueux que lui en pâture à un Vatican qui a oublié sa vocation. Aussi ce chasseur de têtes traîne-t-il des fantômes de prêtres dont il a contribué à détruire la vie parce qu'ils ne respectaient pas l'orthodoxie vaticane.

À Séville, il doit affronter des religieux comme lui qui se sont voués à la défense d'une église quasiment en ruine parce qu'il en va d'une certaine conception de l'Église. Déjà, l'avertit sœur Gris Marsala : «*Il y a des choses, des lieux et des personnes que l'on ne peut fréquenter impunément. Je*

veux parler de cette ville. De cette église.». Puis il se sent de plus en plus proche du père Ferro, tous deux étant «*gendarmes de Dieu, frères dans le Christ.*» À son accusation : «*Vous êtes le parfait policier d'une société puissante qui prétend servir Dieu. Vous n'avez sûrement jamais aimé une femme, ni détesté un homme, ni eu pitié d'un malheureux.*», il ne peut répondre sans trop y croire : «*J'observe la règle*» (page 278). Mais il conserve «*cette lucidité qui se manifestait comme une malédiction sereine qui l'empêchait d'approuver totalement l'ordre naturel des choses sans lui procurer en échange les alibis qui lui auraient rendu supportable cette prise de conscience.*» (page 231).

Ce bel homme doit aussi affronter la séduisante duchesse auprès de laquelle son voeu de chasteté est émoussé : «*Son chemisier de soie légère frôlait le bord de la table. Pendant une seconde, Quart en devina le contenu : lourd, brun et doux. Il allait falloir plus d'une douche froide pour l'oublier.*» (page 212) puis tout à fait évacué dans cette nuit passée avec Macarena, au terme de laquelle il ne sait «*au cas où il y aurait quelque chose sous la chair épuisée, s'il venait de condamner son âme ou bien de la sauver.*» (page 413).

Ne faut-il pas qu'il ait commis cette transgression pour pouvoir oser l'autre? Celle qui s'impose à lui, un certain jeudi, alors que l'idée de désobéir n'avait jamais auparavant traversé son esprit. Il eut, ce matin-là, à décider du chemin qu'il choisit, du parti qu'il prendra, du sens à donner à sa vie. Et il désobéit, en conservant toutefois la lucidité qui le définit, «*la lucidité impitoyable de celui qui se sent une minuscule petite goutte d'eau de mer dans le crépuscule flamboyant de l'Univers.*» - «*Et Quart comprit que tout était incroyablement simple, tandis que toutes les pièces s'emboîtaient à la perfection : la perle, l'église, cette ville, ce point dans l'espace et le temps qui avait tenu lieu de scène. Des personnages qui se reflètent dans le large fleuve, vieux et sage, en route vers une mer immense et immuable ; une mer qui continuerait à battre des pages désertes, des ruines, des ports abandonnés, des bateaux rouillés aux amarres immobiles, bien longtemps après qu'eux tous auraient vécu. Un espace de temps si bref, un refuge si précaire, une consolation si fragile qu'il n'était pas difficile de comprendre qui avait sorti de son fourreau l'épée de Josué pour livrer le combat, ce combat qui donnait son sens à tout, pour comprendre qui avait porté la croix du péché des autres. Les deux côtés d'une même médaille : l'unique héroïsme possible, le courage lucide sans drapeaux ni victoire. Pions solitaires, perdus sur l'échiquier, s'efforçant jusqu'au bout de rester dignes, même débordés, même dans la déroute, comme des carrés de fantassins dont le feu s'éteindrait peu à peu dans une vallée envahie par les ennemis et les ombres. Je suis dans ma case, j'y suis, j'y meurs. Et au centre de chaque case, un roulement fatigué de tambour.*» (pages 477-478).

Ce «*roulement fatigué de tambour*» fait écho à la déclaration du père Ferro : «*Nous sommes la vieille peau de tambour jaunie sur laquelle sonne encore la gloire de Dieu*» qui donne son titre à un roman qui vaut donc en fait par son sens philosophique.

Intérêt philosophique

«*La peau du tambour*» n'est pas un simple roman policier. On a pu le qualifier de fascinant «*thriller*» théologique, car il est riche de réflexions sur l'Église catholique, sur la condition du prêtre, sinon sur la condition humaine elle-même.

L'Église catholique est dénoncée en tant qu'organisation privée d'âme, en tant que puissance temporelle qui a trahi sa mission spirituelle, qui a perdu son souci originel des petites gens, qui ne voit dans ses prêtres que de simples pions.

La religion catholique, en fait toute religion, étant bien «*l'opium du peuple*» qu'y voyait Karl Marx, n'a d'autre rôle que d'«*apaiser l'homme devant l'horreur de sa propre solitude, de la mort et du néant*» (page 156). Le prêtre est «*un homme exerçant un métier qui impose de croire au mythe de la place privilégiée de l'homme dans l'avenir de l'Univers*» (page 231), «*prononçant des phrases hermétiques devant une vingtaine de visages soulagés de leur condition humaine par l'espoir d'un Père tout-puissant, d'un réconfort, d'une vie meilleure où les justes seraient récompensés et les méchants punis*» (page 232). Pour le père Ferro, «*la foi toute nue ne tient pas la route. Les gens ont besoin de*

symboles pour se couvrir car il fait très froid dehors» (page 281). La description de l'église est pour lui l'occasion de définir «*l'art de la Contre-Réforme*» comme celui «*de l'abstenez-vous de penser, laissez cela aux théologiens, admirez les sculptures et les dorures, ces autels somptueux, ces passions qui depuis Aristote sont le ressort essentiel pour fasciner les masses.... Étourdissez-vous de la gloire de Dieu. Trop d'analyse vous prive de l'espérance, détruit le concept. Nous seuls sommes la terre ferme qui vous met à l'abri du torrent tumultueux.*» (page 281).

Ainsi, la foi n'est-elle qu'une baudruche que Pérez-Reverte perce d'un coup d'épingle ironique, en faisant dire au vicaire de Notre-Dame-des-Larmes : «*J'ai compris ce qu'est la foi : quelque chose qui ne dépend même pas de l'existence de Dieu. La foi, c'est sauter les yeux fermés dans les bras ouverts de quelqu'un qui vous attend... C'est le réconfort face à la peur et à la douleur incompréhensible. La confiance de l'enfant dans la main qu'on lui tend dans l'obscurité.*» (page 178). Il ne comprend donc pas que le père Ferro est un prêtre cynique qui envisage le discrédit total dans lequel vont tomber les prêtres quand se dissipera l'illusion qu'entretient l'obscurantisme religieux : «*Je ne sais qu'une seule chose : quand la séduction ne fera plus effet, nous serons finis nous aussi, car la logique et la raison signifient la fin.*» (page 282), mais qui ne peut que continuer à jouer un rôle dont il connaît pourtant l'inanité : «*Et, malgré notre situation misérable, les prêtres comme moi continuent d'être nécessaires... Nous sommes la vieille peau de tambour jaunie sur laquelle sonne encore la gloire de Dieu. Et il faudrait être fou pour nous envier ce secret [...] Nous connaissons l'ange qui possède la clé de l'abîme.*» (page 282). Voilà donc l'endroit où le titre du livre se trouve expliqué, où il apparaît que «*la peau du tambour*», c'est le prêtre, sinon tout être humain, sur lequel s'appesantit une puissance supérieure qui l'utilise à son service.

Et Lorenzo Quart, le sémillant agent de la Curie romaine, partage la résignation désillusionnée du vieux curé bourru : «*C'était toujours le même piège béant, fleuve tranquille où s'écoule le temps qui ne respecte rien, ou qui réaffirme tôt ou tard la condition des hommes. Qui arrache leurs drapeaux aux bons soldats. Séville lui arrachait trop de choses en trop peu de temps, sans rien lui laisser en retour, sauf une douloureuse conscience de lui-même. Il attendait avec angoisse qu'un roulement de tambour lui rende enfin la paix.*» (page 444), ce roulement de tambour étant celui qui appelle au combat le soldat qui préfère encore ce service commandé car il le dispense de penser par lui-même.

Les deux prêtres, qui semblent, à prime abord, représenter deux conceptions différentes de l'Église, non sans des sursauts contre une autorité qui prétend incarner la volonté de Dieu, se soumettent semblablement à la cause qui les dépasse, à la règle qu'ils ont acceptée. Ils sont unis par ce que «*le sacerdoce avait de plus gratifiant à offrir, [...] cette solidarité singulière et douloureuse qui n'est possible qu'entre religieux qui se reconnaissent l'un l'autre dans un monde difficile. Une camaraderie faite de rites, de sous-entendus, d'intuitions, d'instinct de groupe et de solitudes parallèles, compréhensibles. De solitudes partagées.*» (page 359).

Et Lorenzo Quart, qui évoluait avec une désinvolture de dilettante en matière de religion, en célébrant la messe ce fameux jeudi, à la fois rentre dans le rang et se rebelle contre l'institution en prenant parti, en s'impliquant, en s'engageant. Or ce défi de l'implication, de l'engagement, du parti pris, se pose tous les jours à chacun de nous dans une société qui impose des modèles si puissants qu'on les subit sans même s'en rendre compte ; qui nous réduit à des rôles d'exécutants dociles, sinon de simples observateurs des événements ; qui rend difficile non seulement l'engagement collectif ou communautaire mais l'engagement individuel dans nos vies personnelles, la tentation étant grande de se replier sur soi, dans son cocon, dans son for intérieur.

Mais cet engagement se fait au nom de (remplaçons le mot «religieux» par un autre) «*cette solidarité singulière et douloureuse qui n'est possible qu'entre êtres humains qui se reconnaissent l'un l'autre dans un monde difficile*». Le message du livre est donc celui d'un refus de la religion, d'une incrédulité sarcastique, du sentiment de la solitude intrinsèque, dans l'univers, de l'humanité qui n'a qu'à compter sur elle-même, ce qu'on appelle l'humanisme :

«*À des millions d'années-lumière, le froid scintillement des astres se riait de tout cela, à gorge déployée. Peut-être ce juif brillant qui avait eu pour nom Heinrich Heine avait-il raison après tout, peut-être l'Univers n'était-il que le résultat du rêve d'un Dieu ivre qui s'en allait cuver son vin sur une étoile.*» (page 483).

“*La piel del tambor*” fut vendu en Espagne et en Amérique Latine à plus de quatre cent mille exemplaires.

Féru d'Histoire, Arturo Pérez-Reverte déteste la renommée de nation moyenâgeuse qu'on donne à l'Espagne, cette légende noire qui a été forgée autrefois par ses ennemis, les protestants flamands et anglais, et qui avait été adoptée par les Espagnols eux-mêmes. Il expliqua : « *Pendant le franquisme, on a tellement abusé de la grandeur impériale qu'en réaction toute cette période est tombée aux oubliettes. La mémoire n'est pas de droite. La mémoire est là et c'est notre histoire. Après une période de glorification impériale, nous sommes tombés dans l'excès inverse : nous nous étions très mal conduits, nous avons tué beaucoup de gens. C'est vrai mais, à l'époque, le monde était comme ça. L'important, c'est de retrouver la mémoire, de regarder derrière nous et de voir ce qu'il y avait : à l'époque, l'Espagne était une grande puissance. Et cela, c'est un objet de fierté légitime. Je n'embellis pas plus cette Espagne que je n'embellis le soldat. J'essaie de la rendre plus proche dans ce qu'elle avait de beau et de terrible, de cruel et de glorieux.* » Il a donc décidé de mettre son talent au service d'une réhabilitation en faisant revivre l'époque passionnante que fut le Siècle d'Or qui vit la couronne de Castille dominer l'Europe (Autriche, Pays-Bas espagnols, duchés italiens) et le Nouveau Monde. « *J'avais envie de me plonger dans le XVIIe siècle. J'ai décidé de le traiter sur le mode de la fiction et j'ai créé un personnage, Alatrisme, qui me sert de prétexte pour évoluer dans cette époque, et relire Quevedo, Lope de Vega et Calderón.* » «Alatrisme» (ou «aile triste») est un nom qui convient parfaitement à ce héros «*ni bon ni mauvais*», qui a de grandes vertus et de nombreux défauts, qui est stoïque, grave, économe dans ses gestes comme dans ses mots, qui, fatigué, est le parangon mélancolique de toutes les vertus héroïques du Siècle d'or espagnol dont plusieurs grandes figures l'entourent.

C'est ainsi qu'Arturo Pérez-Reverte a inauguré une série de romans de cape et d'épée qui étaient fondés sur l'Histoire du XVIIe siècle en Espagne (la documentation étant réunie par sa fille, Carlota) ; où il prit un malin plaisir à multiplier les archaïsmes et les tournures à l'ancienne en redonnant à la langue de Cervantes une extraordinaire modernité ; qu'il ponctua de références artistiques ou sociologiques d'une justesse irréprochable, transportant le lecteur dans une Espagne en miniature peuplée de puissants despotiques, d'inquisiteurs fanatiques, d'alguzils féroces, d'argousins impitoyables, de commerçants sans scrupule, de brigands avides, de bretteurs sans peur et de belles aussi irrésistibles que fatales :

“*El capitán Alatrisme*”

(1996)

“*Le capitaine Alatrisme*”

Roman de 260 pages

«*Il n'était pas le plus honnête ni le plus pieux des hommes, mais il était vaillant*», ce capitaine Diego Alatrisme y Tenorio, ancien soldat, vétéran des régiments d'infanterie espagnols, «*les tercios de Flandre*», où il a été blessé et qui, en 1620, sous le règne de Philippe IV, vit à Madrid, dans une Espagne corrompue et décadente qui s'est engagée dans des guerres ruineuses contre l'Angleterre et la Hollande. Il a pour ami le célèbre poète Francisco de Quevedo qui est tantôt encensé par la Cour, tantôt emprisonné à cause de pamphlets contre le pouvoir ou de sonnets ridiculisant les Grands ; qui met facilement la main au fourreau et ne rate pas une occasion de se battre au côté d'Alatrisme. Celui-ci a recueilli le jeune Iñigo, fils de son ami, Balboa, auquel il l'avait promis alors qu'il mourait sur un champ de bataille. Le capitaine est quelque peu protégé par le comte de Guadalmedina. Mais il vit chichement en louant son épée à de nobles et riches hidalgos, à des maris cocus ou à des créanciers. C'est ainsi qu'il reçoit, de mystérieux hommes masqués, la commande d'un travail rapide, discret et bien rémunéré, à effectuer avec un spadassin italien, Gualterio Malatesta, mercenaire cruel et sans scrupules. Il s'agit de tendre un guet-apens à deux jeunes Anglais qui vont entrer incognito à

Madrid et, selon un de leurs commanditaires, de les dépouiller simplement de leurs documents, selon un autre, de les tuer, ce à quoi Alatrisme, ému par l'innocence du plus jeune, ne pourra se résoudre. Ayant «*l'art de se faire des ennemis*», il se met ainsi à dos ses commanditaires, l'un, Emilio Bocanegra, étant l'implacable président du tribunal de l'Inquisition, l'autre le premier ministre, sans parler du spadassin. Il ne peut même pas vraiment profiter de la reconnaissance des deux voyageurs qui se révèlent être nul autres que le duc de Buckingham et Charles Stuart, le prince de Galles, le futur roi d'Angleterre, qui était impatient de faire connaissance avec sa fiancée, l'infante Dona Maria. Ils sont accueillis chaleureusement par la ville dont ils deviennent la sensation. Iñigo, en se montrant sensible au charme de la blonde Angelica de Alquézar, la nièce de Luis de Alquézar, le diabolique secrétaire du roi, sans le vouloir, met en danger Alatrisme qui a un entretien avec le terrible ministre, le duc d'Olivares, à l'issue duquel il aurait été assassiné si Iñigo n'était opportunément intervenu. Étant allé au théâtre assister à une pièce de Lope de Vega, Alatrisme doit, dans la salle même, en présence du roi et des gentilshommes anglais, résister à l'assaut de quatre escrimeurs que, bretteur d'exception, il peut tenir en respect grâce à l'aide de Quevedo.

Commentaire

Ce roman de cape et d'épée qui est aussi un roman policier nous entraîne dans les intrigues de la cour de Philippe IV, roi d'une Espagne corrompue et décadente ; dans les ruelles obscures de Madrid où l'on croise le fer pour quelques maravédís ; dans les tavernes où, au milieu de spadassins éméchés, Francisco de Quevedo compose ses sonnets la main à l'épée ; dans les théâtres où les représentations des comédies de Lope de Vega finissent en échauffourées ; sur le Prado ; comme dans le cabinet du ministre. L'action est haletante, les aventures, aussi dangereuses que passionnantes, les péripéties et les rebondissements, nombreux. Ce livre n'est pas sans évoquer "*Les trois mousquetaires*" auxquels sont d'ailleurs faites quelques allusions qui amusent les amateurs, Perez-Reverte étant un grand admirateur d'Alexandre Dumas. Le capitaine Alatrisme, bien qu'homme bourru, avare de paroles, est le digne pendant ibérique de d'Artagnan mais aussi de Lagardère car il vit de son habileté dans le maniement des armes et il est capable d'une grande générosité.

Le roman est écrit avec une plume flamboyante dans une langue truculente, sensible, moderne avec ce qu'il faut d'emprunts de termes plus anciens. Le style est léger, vif, rythmé, malgré la longueur parfois surprenante des phrases. La narration est entrecoupée de digressions qui font découvrir cette Espagne décadente, sa vie intellectuelle et artistique animée par les légendaires figures du Siècle d'Or tels que Lope de Vega, Calderon de la Barca ou ce petit Sévillan timide, Diego De Silva, qui deviendra un jour le grand Velazquez. Elle est même lardée de poèmes apocryphes. Curieusement, le narrateur semble être le jeune Iñigo, bien que sont contés des épisodes auxquels il n'a pas assisté.

Le roman obtint aussitôt un grand succès, eut des tirages très importants, car cela faisait longtemps que le paysage romanesque n'avait pas vu l'apparition d'un personnage comme Diego Alatrisme, homme d'honneur et d'épée, d'un roman d'aventures historico-feuilletonnesque. Les lecteurs réclamèrent la suite des aventures.

"*Limpieza de sangre*"

(1997)

"*Les bûchers de Bocanegra*"

(1998)

Roman de 280 pages

Sur le point de rejoindre son régiment en Flandre, le capitaine Diego Alatrisme y Tenorio est sollicité par son ami, le poète Francisco de Quevedo, pour mener à bien une affaire délicate et dangereuse qui n'est peut-être pas sans lien avec le meurtre d'une femme, retrouvée étranglée dans une chaise à porteurs devant l'église de San Ginès. Il s'agit de libérer la jeune et pas très jolie Elvira de la Cruz qui

est recluse dans un couvent sur lequel courent d'inquiétantes rumeurs : il est dirigé par un aumônier qui serait lubrique et une supérieure qui serait hystérique. Le capitaine ne peut rien refuser à son ami et est toujours prêt à croiser le fer. Mais l'affaire tourne mal et, au cours d'une échauffourée tragique, le jeune page du capitaine, Iñigo Balboa, qui a treize ans et dont Alatrisme a la garde, est enlevé par des inconnus, jeté dans un cachot, soumis à la question, promis au bûcher par l'Inquisition. Pour le sauver, Diego Alatrisme et Francisco de Quevedo doivent déjouer les multiples chausse-trappes et ramifications d'un complot et affronter de vieux ennemis : le perfide secrétaire du roi, Luis de Alquézar, le sinistre père Emilio Bocanegra et le spadassin sans âme Gualterio Malatesta.

Commentaire

Dans cet autre roman de cape et d'épée bien ficelé, Perez-Reverte reprenait la même construction que dans le volume précédent. Il continuait son tableau de l'Espagne de Philippe IV qui sombrait à la fois dans la décadence et l'intégrisme religieux, étant dirigée par des politiciens cupides et des religieux fanatiques, le livre faisant découvrir l'Inquisition qui, depuis plus de deux siècles, traquait sans relâche les juifs convertis et dont, une fois encore, l'ombre s'étendait sur le Madrid décadent de Philippe IV. Il suivait encore son personnage du capitaine Diego Alatrisme y Tenorio qui, quand il ne se battait pas dans l'armée de Philippe IV, effectuait, contre monnaie sonnante, de petits travaux d'épée. En un mot, c'était un tueur. Mais un tueur de la meilleure espèce, intelligent, cultivé et non dépourvu d'âme, ce qui était assez rare en cette année de grâce 1623.

"El sol de Breda"

(1998)

"Le soleil de Breda"

(1999)

Roman de 285 pages

En 1634, à Madrid, dans l'atelier de Diego Velázquez, Iñigo Balboa contemple son tableau, "*La reddition de Breda*". On y aperçoit, sous le canon d'une arquebuse, le profil aquilin du capitaine Diego Alatrisme y Tenorio. Alors, debout devant le tableau, Iñigo se souvient de cette terrible campagne des Flandres où, allant sur ses quinze ans, il avait accompagné Alatrisme en qualité de valet d'armée. Brouillard, boue, eau, poux, peur, fatigue, résignation... Dans la petite ville d'Oudkerk en cette année 1624, il avait plu tout l'automne et tout l'hiver. Il y avait longtemps qu'on ne distribuait plus de drap ; les soldes n'arrivaient plus et, depuis qu'on leur avait interdit les pillages, les fantassins étaient réduits à la famine. L'Espagne perdait peu à peu la Flandre, et semblait ne devoir jamais finir de la perdre. Lors du sac d'Oudkerk, le dramaturge Calderón de la Barca sauva des flammes ce qui restait d'une bibliothèque incendiée. Les escouades affamées se mutinèrent.

Il se souvient particulièrement de l'interminable siège de Breda. Dans les tranchées, derrière les fascines ou dans les caponnières, il fit l'apprentissage du sang et de la mort dans des combats où on laissait des corps ensanglantés aux yeux «*qui pleurent de la terre*», des cadavres dépouillés de leurs biens. «*La vie à l'époque, y compris la mienne, dit-il, valait moins que l'acier qu'on employait pour vous l'ôter.*» Il se souvient surtout du 5 juin 1625 où Justin de Nassau remit les clés de la ville au général Spinola, scène immortalisée par le grand peintre.

Il fut fasciné par la condition de soldat, l'odeur de la poudre, le vertige devant la vue du sang qui jaillit à gros bouillons, la gloire quand tout est fini. Mais ce qu'il ne suppose pas encore, c'est l'inquiétude poisseuse, le remords aussi qui peut hanter toute une vie.

Commentaire

Arturo Pérez-Reverte confia : «*C'est l'un de mes livres les plus rigoureux sur le plan historique, celui dans lequel j'ai le moins laissé libre cours à mon imagination. J'ai lu des livres, des récits d'époque*

pour replacer mes connaissances dans le contexte historique.» Cependant, malgré sa charge érudite, le livre s'inscrit dans la lignée des précédents romans de la série. Comme il se termine par la reddition de Breda et par le tableau du même nom de Vélasquez, la jonction est parfaite entre l'Histoire et la fiction.

L'auteur y évoqua les «*tercios*», les régiments d'infanterie espagnols qui, au cours de la guerre de Flandre (1568-1648), acquirent une réputation extraordinaire dans toute l'Europe. «*C'étaient des durs. Alors que l'Espagne partait à vau-l'eau, eux seuls résistaient encore. Mais attention, ce n'est pas un hymne nostalgique aux tercios et à la gloire de l'Empire. Il s'agit simplement d'un voyage dans la mémoire, pour le meilleur et pour le pire.*»

Cependant, ancien correspondant de guerre, le romancier ne la chante pas : «*Seuls les imbéciles et les ignares célèbrent la guerre. Je connais très bien la guerre, on ne me l'a pas racontée. En réalité, la guerre que je raconte est celle que j'ai vue, que je n'ai apprise ni dans les livres ni dans les films. Je l'ai vécue.*» Depuis son tout premier roman, «*Le hussard*», l'horreur de la guerre et, pire que tout, la douloureuse quotidienneté de la guerre hantent son œuvre. «*El sol de Breda*» est une chronique dévastatrice que l'humour de certains personnages ne parvient pas à masquer.

L'auteur a l'art de s'attarder doucement sur un détail, une lumière indécise, une odeur «*d'hiver et de misère*», un regard vide après le combat, sans jamais ralentir l'impeccable suspense. Il emporte le lecteur de batailles en pillages, de mutineries en actes de bravoure dans un monde dévasté par l'hiver et la guerre où flambaient l'honneur et l'héroïsme du capitaine et de son page, car c'est aussi un extraordinaire roman d'initiation où le jeune Iñigo s'endurcit les membres, se forge le tempérament et se cuirasse le cœur.

«*Patente de corso*»

(1998)

Recueil d'articles de presse

Commentaire

Le recueil n'a pas été traduit en français.

"*Camino de Santiago*"

(1999)

Scénario

Le policier Pereira est troublé par le meurtre mystérieux d'une prostituée : c'est la seconde fois qu'une femme est trouvée morte, le nez coupé et une certaine plante placée sous le cadavre. Soupçonnant que le meurtrier base ses actions sur le jeu de société médiéval des Frères Oca, il demande l'aide du professeur Rinaldi. Cependant, son intuition lui vient trop tard : Tea, une jeune fille qui fait le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle avec un groupe de jeunes délinquants et leur ange gardien, Leyva, est trouvée assassinée.

Commentaire

Le scénario était celui d'une minisérie de télévision qui a été réalisée par Robert Young.

En 1999, Arturo Pérez-Reverte devint membre de l'association des amis d'Alexandre Dumas.

“La carta esférica”

(2000)

“Le cimetière des bateaux sans nom”

(2000)

Roman de 624 pages

À partir d'une mystérieuse carte nautique, des traqueurs d'épaves se livrent, au large de Carthagène, à une haletante chasse à un fabuleux trésor d'émeraudes englouties depuis plus de deux siècles, avec le “Dei Gloria”, un brigantin de la Compagnie de Jésus, dans les eaux de la Méditerranée espagnole. Au centre de cette aventure, il y a Tanger Soto, femme énigmatique aussi belle que dure qui poursuit cette quête avec fermeté et comme une revanche sur une enfance meurtrie, cette belle intrigante détenant, peut-être sans le savoir, les réponses à des questions que des hommes se posent depuis des siècles. Croise le chemin de cette femme dangereuse le marin Manuel Coy, un costaud plutôt sauvage d'une quarantaine d'années, qui, officier de la marine marchande privé de commandement par la faute d'un autre à la suite du naufrage d'un navire dont il était le second, est échoué sur la terre ferme avec pour tout bagage quelques livres, un vieil album de photos, un sextant Weems & Plath à six filtres et une vision précocement lucide des recoins obscurs de l'être humain, qui l'amène à se répéter sans cesse cette maxime de Conrad : «La véritable paix de Dieu commence à dix milles de la côte la plus proche.» Tanger Soto séduit ce marin perdu, taciturne, chevaleresque et désespéré, afin qu'il l'aide à retrouver l'épave du “Dei Gloria”. Ils vivent un amour enflammé tout en se livrant à leur recherche. Mais ils ne sont pas les seuls à s'intéresser à cette épave.

Commentaire

Il fallait bien qu'un jour Arturo Pérez-Reverte, qui est le fils d'un capitaine de la marine marchande, qui avait découvert la mer dès sa naissance à Carthagène, sur les rives de la Méditerranée, qui, passionné de la mer, passe six mois par année sur son bateau, se décide à écrire un grand roman maritime. Il confia : *«Je savais que j'écrirais ce livre un jour, mais j'attendais qu'il vienne à moi. C'est arrivé lors d'une vente aux enchères, à Barcelone, où je me suis battu pour remporter à prix d'or une carte maritime du XVIIIe siècle. En sortant, j'ai réalisé que je venais d'écrire le premier chapitre de mon roman.»* Il posa alors les fondations de l'histoire : un marin sans bateau, une carte ancienne, une femme, une énigme. *«Le reste était facile, ce n'était plus que de la mécanique, de la cuisine de mots. Et du plaisir.»*

Comme pour ses autres romans, il se documenta très sérieusement, passa des mois à courir les musées navals afin d'approfondir ses connaissances sur la cartographie, l'art de la navigation au XVIIIe siècle ou l'histoire des jésuites. Il enquêta sur l'actuelle et très vivante mafia des chasseurs de trésors. À bord de son bateau, il répéta toutes les manœuvres effectuées par Coy. *«Il n'y a pas un trajet décrit dans le livre que je n'ai réalisé. Je me suis même remis à la plongée pour explorer le site exact où je situe l'épave du “Dei Gloria”»,* assura-t-il.

On pourrait croire que le sujet est vieux et éculé. Mais Pérez-Reverte sait bien qu'en littérature ce n'est pas tant le thème qui importe que ce que l'on a à dire et l'art de savoir l'écrire. Il se défend : *«Évidemment, on ne peut plus regarder et décrire le monde comme au temps de Stevenson. Le public a perdu son innocence. Et le Club Med a depuis longtemps investi les îles au trésor. En revanche, je crois qu'un écrivain peut, avec son regard d'homme d'aujourd'hui, rassembler ces épaves de souvenirs, de nostalgies, pour se construire comme une sorte de radeau personnel qui flotterait sur le naufrage du monde. Voilà ce que j'ai tenté de faire.»*

Ce grand roman conjugue la mer et l'Histoire, la science antique de la navigation, l'aventure et le mystère dans un récit passionnant, une énigme à rebondissements multiples qui trouve ses racines en plein XVIIIe siècle, qui nous tient en haleine jusqu'à la dernière ligne. Ce palpitant roman d'action remet au goût du jour les histoires de flibuste et de trésors engloutis dans une trame romanesque apparemment légère où se mêlent parfaitement l'énigme historique, le policier actuel et l'amour le plus sensuel. Le dénouement, inattendu, est une des grandes réussites du livre. Malheureusement, les

subtilités nautiques, l'érudition cartographique, qui contribuent pourtant, comme chez Jules Verne, à la crédibilité du récit, entraînent des longueurs.

Le roman présente plein de personnages, mais surtout Coy, ce banni de la mer contre son gré qui est un frère du Lord Jim de Joseph Conrad, qui est un héros lucide et courageux, sceptique et généreux, qui se brûle à cette nouvelle Ève belle, mystérieuse et sulfureuse qu'est Tanger Soto. Sans effet métaphorique pesant se livrent d'éternels combats entre les parts masculine et féminine de l'humanité.

Ce vrai conte de vie et de mort est aussi (sans jeu de mots) un roman profond qui offre une réflexion sur le courage, la solitude, la fatalité, l'exigence de soi.

Pérez-Reverte reconnaît : *«C'est mon livre le plus personnel. Presque tout y est vrai. J'aurais pu devenir un Manuel Coy à ma manière. Son enfance est la mienne. Ses passions, ses doutes et ses interrogations aussi.»* - *«Ce roman est comme une photo de famille où je salue à la fois Melville et le capitaine Haddock, Conrad et Corto Maltese, Dumas et Stevenson.»* - *«Comme Coy, j'ai vécu adolescent ma période Stevenson. Puis, à la guerre, ma période Melville. Je cherchais ma baleine blanche, un harpon à la main. Après, j'ai acquis la lucidité et la désillusion des héros de Conrad. La quatrième période, celle qui m'attend, reste une énigme... J'espère juste que je ne finirai pas comme ces vieilles embarcations rouillées, au cimetière des bateaux sans nom. Il faudrait toujours sombrer en pleine mer.»*

L'histoire est racontée avec talent, le livre est superbement écrit, non sans humour aussi : *«La nuit était si calme que l'on pouvait entendre rouiller les vis du balcon arrière.»*

Le roman resta huit mois en tête des « best-sellers » espagnols. Paru en France en 2001, il obtint le prix France-Méditerranée étranger.

“Gitano” (2000)

Scénario

Andrés Heredia, gitan et musicien, est libéré de prison après avoir purgé une peine de deux ans pour un délit qu'il n'a pas commis. Il souhaite commencer une nouvelle vie, oublier un passé douloureux émaillé de trahisons et de rêves brisés. Sa famille, sous l'autorité du patriarche, l'attend... D'autres craignent son retour voyant en lui une menace sérieuse pour leurs intérêts. Mais il y a surtout sa femme, Lucia Junco, qu'il ne peut oublier bien qu'elle l'ait trahi. Il va devoir de nouveau faire face à son terrible passé et surtout à l'implacable loi des gitans.

Commentaire

Le film a été réalisé par Manuel Palacios, avec Joaquin Cortès, Laetitia Casta, Marta Belaustegui, Ginès Garcia Millan, Manuel de Blas, José Manuel Lorenzo. Il sortit sur les écrans espagnols en septembre 2000.

En octobre 2000, Pérez-Reverte devint le premier auteur européen célèbre à figurer dans la bibliothèque d'Internet avec son quatrième roman, qui sortit un mois plus tard en librairie :

“El oro del rey”

(2000)

“L’or du roi”

(2002)

Roman de 250 pages

En 1626, le capitaine Diego Alatriste et son protégé, Iñigo de Balboa, qui est le narrateur, rentrant des Flandres, débarquent à Cadix. À Séville, il se voit confier, par son bon ami, le poète don Francisco de Quevedo, qui a su s'attirer la faveur du roi Philippe IV, une mission secrète qu'il ne peut refuser. Il lui faudra reprendre par la force, sous couvert de piraterie, l'or venu des Indes (entendre l'Amérique) sur des galions, et que des armateurs peu pointilleux veulent soustraire clandestinement au trésor royal. Il recrute un groupe pittoresque formé des meilleurs et des plus terribles truands, ruffians, spadassins et repris de justice que l'Espagne ait enfantés, prêts à donner leur vie pour quelques ducats et le rachat de leur honneur en affrontant à la dague et à l'épée de vieux ennemis toujours enclins à la trahison.

Commentaire

Ce quatrième tome des célèbres aventures du capitaine Alatriste et de son protégé, Iñigo Balboa, est lui aussi captivant. L'âpre capitaine et son second jouent une fois de plus leur vie, le premier se montrant fanatiquement loyal au roi bien que, lucide, il n'en attende rien.

Le roman nous apprend que l'or du roi faisait à la fois le bonheur et le malheur de l'Espagne. Arraché aux sous-sols du Nouveau Monde, d'où il était transporté en convois de caravelles, il emplissait les coffres de ses monarques et parfois les bourses de ses sujets, irriguant littéralement le royaume jusqu'à l'épuiser par l'inflation, l'enkyster par ces richesses importées, l'attitude hautaine de l'hidalgo paralysant l'activité du bourgeois et de l'artisan (comme on le voit dans “Don Quichote”). Cette nation de rentiers allait s'endormir par les bénéfices du commerce d'outre-mer, connaître la décadence, périr à petit feu par cette richesse improductive.

Les bas-fonds de Séville, la cour des Orangers, la prison royale, les tavernes de Triana et les rives du Guadalquivir plantent le décor de cette nouvelle aventure. Si Pérez-Reverte a choisi Séville et sa cour des Orangers, c'est qu'il n'était point de roman picaresque, de chronique de soldat ou de chanson gaillarde espagnole, qui ne les mentionnât. De Miguel de Cervantès à don Francisco de Quevedo, en passant par Mateo Alemán et Cristóbal de Chaves, les plumes les mieux taillées des lettres espagnoles de l'époque s'étaient brillamment inspirées de cette ville turbulente et imprévisible.

Ce tableau de l'Espagne est si jouissif qu'il en vient, à l'occasion, à éclipser l'aventure. L'auteur se permet des digressions savoureuses, manifestement fasciné par les us et coutumes des bouillants Sévillans du XVIIe siècle. Parmi ces délicieux moments : le dernier repas du condamné au garrot, Nicasio Ganzúa, coquin de première, mais solennel et digne devant l'adversité, et le piège traîtreusement tendu par la belle «*menine*» de la reine, Angélica d'Alquézar, pour laquelle se meurt d'amour le jeune et naïf Iñigo. Il faut attendre le dernier tiers du livre pour voir dagues et épées reprendre leurs pleins droits.

“Con ánimo de ofender”

(2001)

Recueil d'articles de presse

Commentaire

Le recueil n'a pas été traduit.

“La reina del Sur”

(2002)

“La reine du Sud”

(2003)

Roman de 575 pages

Jeune Mexicaine de vingt ans, fruste mais très douée, belle et singulière, Teresa Mendoza vient de perdre son mari qu'elle aime. Pilote d'avion à la solde d'un cartel de la drogue, il a été sauvagement assassiné par ses employeurs. Les «règles» étant ce qu'elles sont au Sinaloa (État voisin des États-Unis), même innocente, elle sera condamnée. Pour éviter de subir le même sort, elle prend donc la fuite et se réfugie en Espagne. Exilée près de Gibraltar, elle rencontre le pilote d'une vedette qui fait passer des cargaisons de haschich du Maroc en Espagne. Il n'a que le temps de lui apprendre les rudiments du métier, avant d'être tué à son tour. Puis, un jour, la belle Mexicaine est emprisonnée. Mais à quelque chose malheur est bon : durant son séjour en prison, elle se lie avec Patricia, dite « *le lieutenant* », une jeune femme de la grande bourgeoisie qui est pourtant une autre trafiquante de drogue. Auprès d'elle, qui est cocaïnomane et lesbienne, elle apprend à lire et s'initie à la littérature (elle lit en particulier “*Le comte de Monte-Cristo*”), découvre l'importance de la réflexion, acquiert le sens de l'élégance et de la distinction. Puis Patricia lui donne le goût des affaires en lui proposant de partager un «*trésor*». Elle l'accompagne dans ses expéditions, apprenant ainsi le métier. Puis elle monte sa propre entreprise, devient une femme d'affaires redoutable et impitoyable, est entraînée malgré elle, pour exercer sa vengeance car elle est restée blessée par le meurtre de son mari, vers un destin hors norme dans le cénacle des narco-trafiquants internationaux, le cartel de Medellin, les mafias russe et italienne, le «jet-set» de Marbella. Celle qu'on surnomme désormais «*la reine du Sud*» est à la tête d'un immense empire de transport de cocaïne. Rêveuse et solitaire, elle écume les mers sur un yacht de rêve et gère ses millions, aucune preuve n'ayant pu être retenue contre elle.

Commentaire

Ce feuilleton moderne, haletant, brutal et très efficace, qui oscille entre la biographie et le roman d'aventures, dont les chapitres s'égrènent au rythme de ces chansons de geste populaires que les Mexicains appellent «*corridos*», qui mêle amour, vengeance et soif de vivre dans des scènes hallucinantes, est emporté par un mouvement qui ne laisse aucun répit au lecteur, sinon celui des suspenses toujours habilement ménagés entre le récit de l'enquête menée a posteriori par l'auteur sur son personnage et l'aventure au présent de l'héroïne. Il est écrit dans la veine de Gabriel García Márquez, mais avec sobriété. L'intrigue, plus linéaire, moins sophistiquée dans sa construction que les oeuvres précédentes de Pérez-Reverte, ne présente pas le déchiffrement d'énigmes riches en références historiques et littéraires à quoi il nous a habitués.

Il s'est plutôt ouvertement inspiré du “*Comte de Monte-Cristo*”, Teresa, qui a été abandonnée et trahie, qui est tendre et impitoyable, vive et désespérée, qui pourrait être Milady, ayant, en femme d'honneur (à sa façon), choisi plutôt le rôle d'Edmond Dantès, et les grands thèmes de l'oeuvre d'Alexandre Dumas se retrouvant : la métamorphose du héros, la vengeance.

Pour ce reportage quasi-journalistique sur le monde des narco-trafiquants, Pérez-Reverte s'est bien documenté. Il confessa : «*J'avais toujours cru que les corridos mexicains de la drogue - les narcocorridos - n'étaient que des chansons et que “Le comte de Monte-Cristo” n'était qu'un roman avant de croiser la reine du Sud*».

Le roman pulvérisa tous les records de ventes en Espagne, puis un peu partout dans le monde.

En janvier 2003, Arturo Pérez-Reverte, déjà titulaire du grand prix de littérature policière en France, de celui de l'académie suédoise du roman policier et du prix Jean-Monnet de littérature européenne, fut élu nouveau membre de la “Real Academia Española”. Il y fit son entrée en juin, recevant alors son

diplôme des mains du prince héritier Felipe de Bourbon. L'académicien Gregorio Salvador, dans son discours de bienvenue, lui affirma que la docte assemblée n'avait pas voulu tomber dans l'erreur de l'Académie française qui n'avait jamais admis Alexandre Dumas avec qui le romancier se sent si lié qu'il a parfois été surnommé par la critique «le cinquième mousquetaire». Dans son discours de réponse, teinté d'humour, intitulé "*La parole d'un brave du 17e*", il s'est souvenu du héros de ses romans de cape et d'épée, Diego Alatriste, introduisant dans ces murs de marbre le jargon populaire de maquereaux et de bravaches qui «*vivaient à moitié des femmes et à moitié de leur épée*».

"*El caballero del jubón amarillo*"

(2003)

"*Le gentilhomme au pourpoint jaune*"

(2005)

Roman de 404 pages

De retour à Madrid après avoir empêché des pirates de s'emparer d'un galion transportant de l'or destiné au trésor royal, le fougueux capitaine Diego Alatriste jouit d'un repos bien mérité. Délaissant les faveurs de Caridad la Lebrijana, il s'apprête à assister à la nouvelle pièce de Tirso de Molina où triomphe la comédienne Maria de Castro dont il est follement épris. Mais il est loin de se douter que cette liaison va mettre en danger sa vie et celle de son jeune page, Iñigo de Balboa. Car il n'est pas de folie à laquelle ne parvienne un homme quand il est question d'une jolie femme, et d'abîme sur lequel il se penche quand son devoir lui commande de s'effacer devant un rival. Le capitaine Alatriste et ses amis livrent une lutte sans merci pour déjouer une conspiration qui fait trembler la couronne d'Espagne. Iñigo participe directement aux combats, et s'éprend encore plus de la diabolique Angélica de Alquézar qui officie à la Cour en tant que «*menine*» de la reine et qui joue sans cesse de son amour, jusqu'à l'entraîner dans des pièges mortels.

Commentaire

C'est, sous la plume de plus en plus alerte de Pérez-Reverte et sur une toile de fond théâtrale où Tirso de Molina, Calderon de la Barca et Lope de Vega tenaient le haut de la scène, un véritable roman policier plein de rebondissements, car son érudition précise ne trouble en rien le rythme d'une action à la Dumas avec son lot de conspirations déjouées, de pièges inquisitoriaux et d'amours assassins. Alatriste est un d'Artagnan vieillissant mâtiné d'Athos désabusé, celui de "*Vingt ans après*", et Angélica de Alquézar est une nouvelle Milady.

"*Cabo Trafalgar*"

(2004)

Roman

Le 21 octobre 1805, au large du Cap Trafalgar, l'amiral Nelson, à la tête de la flotte britannique, remporta sur la flotte franco-espagnole commandée par l'amiral Villeneuve une des victoires les plus importantes de l'Histoire.

Commentaire

Arturo Pérez-Reverte a su rendre toute la cruauté du combat.

En 2006, sortit l'adaptation cinématographique des aventures du capitaine Diego Alatrisme tournée par le réalisateur Agustin Diaz Yanes avec Viggo Mortensen, Elena Anaya, Ugalde Unax... Arturo Pérez-Reverte publia :

“El pintor de batallas”

(2006)

“Le peintre de batailles”

(2007)

Roman de 288 pages

Ancien photographe de guerre qui, pendant trente ans, a couvert la plupart des conflits qui ont ensanglanté notre monde, qui a montré les destructions, les atrocités, la folie guerrière, qui est devenu ainsi célèbre et a été récompensé par de nombreux prix, mais est maintenant désabusé, Andrés Faulques décide brusquement de mettre un terme à sa carrière après avoir assisté impavide au procès d'un tueur serbe qui raconta paisiblement le viol, la torture et l'assassinat d'une jeune Bosniaque. « *Aucune photographie au monde, non plus que l'image et le son qu'enregistraient en ce moment les caméras de télévision, ne pourrait refléter ni interpréter cela* », lance-t-il sur un ton désespéré.

Après avoir sillonné les quatre coins de la planète pour photographier dans les musées des tableaux de batailles épiques, qu'il réunit dans un livre d'art intitulé “*Moritur*”, il se retire en ermite dans une tour de guet médiévale à flanc de falaise au bord de la Méditerranée, sur la côte espagnole, tour qu'il a vite restaurée et où il s'enferme pour, à la manière d'un peintre de la Renaissance, peindre sur l'intégralité de la paroi circulaire de son refuge une immense fresque représentant le paysage intemporel d'une grande bataille qui exprimerait enfin ce que son objectif n'avait jamais su capter, qui serait la synthèse de la tragédie de l'humanité, une fresque dédiée à la guerre, à toutes les guerres, depuis les combats du Moyen Âge jusqu'aux horreurs contemporaines auxquelles il a assisté en spectateur et dont les images lui reviennent en incessants flash back : il est en quête de « *l'image définitive, le moment à la fois flottant et éternel qui expliquerait toutes choses* », de « *la règle cachée qui permettrait de faire surgir l'ordre de l'implacable géométrie du chaos* ». Il reprend inlassablement les lignes, courbes, arêtes et figures géométriques de sa fresque cubiste, espérant y trouver la clé pour rendre sa souffrance supportable, faire sortir de la violence un indice de l'intransigeante approche de la mort qui s'impose même dans la vie la plus paisible. Tout en peignant ce tableau apocalyptique, il poursuit un monologue où il tente d'exorciser ses démons intérieurs, de trouver enfin la vérité ultime de l'humanité en guerre, qui, dans le cadre du viseur de son Leica 3 MD, lui était toujours apparue sous la forme incompréhensible de la souffrance et de l'absurde. Il se souvient des imprudences commises jadis pour saisir « *l'instant décisif* ».

De bout en bout du roman plane le souvenir indélébile d'Olvido Ferrara, une correspondante de guerre très vaillante dont il était tombé éperdument amoureux, avec laquelle il avait parcouru différents champs de batailles, à travers les bombes et les balles, mais qui, lors d'un reportage durant la guerre des Balkans, sauta sur une mine au bord du chemin de Borovo Naselje, près de Vukovar. Il la photographia pendant qu'elle agonisait, prostrée dans un fossé boueux, sans savoir pourquoi. Par réflexe? Ou pour une raison plus inavouable? Ce cliché effroyable du corps pulvérisé de sa jolie soeur d'armes, le dernier qu'il prit, qui manifesta avec éclat le caractère prédateur du photographe, le taraude profondément, alors qu'elle n'avait jamais photographié des êtres, seulement des objets, les débris de la guerre. La culpabilité de cette perte rejoint toutes les autres, pour former ce chaos contre lequel il se révèle bien impuissant.

Or, dès les premières pages, un visiteur vient troubler la solitude de Faulques. Il lui demande : « *Pourquoi vouliez-vous me voir?... Parce que je vais vous tuer* », lui répond Ivo Markovic, un ancien milicien croate, qui l'a traqué, retrouvé et qui veut se venger d'un cliché qu'il a pris durant la guerre de Bosnie, lors de la bataille de Vukovar, l'ayant surpris dans un moment d'épuisement et de défaite lors de la débâcle. Ce cliché avait paru dans la presse internationale, avait fait la une de tous les grands

magazines, valant à Faulques tous les honneurs. Dès lors, Markovic était devenu malgré lui la figure du « héros » que les Serbes se devaient d'abattre. L'ayant fait prisonnier, ils lui firent subir les pires tortures. Il fut relâché deux ans et demi plus tard dans le cadre d'un échange de prisonniers. Il apprit alors que sa femme, une Serbe, et leur fils avaient été violés et froidement abattus, l'enfant de cinq ans cloué sur une porte avec une baïonnette, la femme égorgée. Il estimait que sa vie avait été broyée à cause de la photo sensationnelle de Faulques. Mais, à travers ses épreuves, l'avait soutenu sa détermination de le trouver et de le tuer. Il est venu trouver des réponses, et apurer les comptes. Avant que Markovic n'abatte son bourreau involontaire, les deux hommes, dans un tête-à-tête éprouvant et sans concessions, entament un dialogue intense qui dure plusieurs jours, une conversation silencieuse parfois, inquiétante et salutaire toujours, qui ne pourra se solder que par une mort. Ils égrènent les souvenirs d'un passé abominable, cherchent la « Vérité » à travers leur histoire, parlent de la guerre, s'interrogent sur son but, sur la cruauté des êtres humains, sur leur insatiable quête pour trouver des façons plus imaginativement vicieuses d'infliger de la douleur aux autres, parlent de la vie, de sa fragilité, de l'omniprésence de la mort, de la nature humaine et animale, des dérives de la morale, de l'exploitation de l'identité nationale à des fins politiques, du courage face à l'adversité, de la compassion, du problème du regard, de la puissance, des limites et de la responsabilité de l'image, en matière de photo comme en matière d'art. Si Markovic reproche à Faulques d'avoir pris des clichés tels que celui d'Olvido mourante ou de lui-même vaincu, l'autre se souvient que beaucoup de ceux qu'il a photographiés ont paradé devant l'objectif. Il lui reproche encore d'avoir vendu ses images, souvent de cadavres, ou de mises à mort. Faulques réalise lentement qu'en prenant ses photos, il était bien plus qu'un simple observateur.

Analyse

Genèse

L'auteur à succès qu'était Arturo Pérez-Reverte, à cinquante-cinq ans, se risqua sur des terres inconnues. Ancien reporter de guerre pour le journal 'Pueblo' et la télévision publique espagnole, il patienta plus de vingt ans avant de relater une expérience qui lui a fait côtoyer quotidiennement l'horreur, la destruction et la souffrance humaine. Il confie que, n'ayant pas trouvé de sens à couvrir fiévreusement les guerres, il s'est tourné vers l'art pour y trouver l'occasion de créer une histoire qui explique ce qu'il a vu ; il a écrit '*Le peintre de batailles*' car « l'heure était venue pour moi de mettre de l'ordre dans mes armoires », confia-t-il. « Plus que l'aboutissement » de tous ses autres romans, « il en est la source. » Mais, comme il le dit, « plus on est proche de la chose, plus difficile est la mise au point de l'objectif ».

L'idée du tableau lui est venue alors qu'il contemplait '*La bataille de San Romano*' à la Galerie des Offices de Florence. Paolo Ucello lui apparut alors comme « le meilleur géomètre de son temps ». Son ombre allait planer sur l'écriture du livre.

Intérêt de l'action

Dans ce roman passionnant et magistral, intime et douloureux, émouvant et sensible, noir et bouleversant, aux accents autobiographiques, l'histoire, si elle est simple, plonge le lecteur dans un univers sombre, tragique. Les situations évoquées sont souvent dures, violentes.

Pérez-Reverte s'est placé dans cette voie des débats mortels qui créent une forte tension, où la vie, l'amour, la mort s'entrecroisent, voie déjà ouverte par le Chilien Ariel Dorfman avec '*La jeune fille et la mort*', ou le Français François Bizot avec '*Le portail*'.

Mais, si le face-à-face est intense, le huis clos oppressant, étouffant, si les réminiscences des protagonistes nous entraînent loin de la tour où Faulques s'est retiré, le romancier ne réussit pas à attraper le lecteur dans un récit vivant et qui avance. Le propos est essentiel, mais il est très philosophique, presque abstrait, et on peut regretter parfois le souffle d'aventure et le dépaysement qui habitent les autres romans de Pérez-Reverte, celui-ci ne se lisant pas avec la même facilité.

Surtout, il est difficile de croire à ce projet d'une vengeance absurde : pourquoi Markovic préférerait-il s'acharner sur le photographe plutôt que sur les bourreaux serbes, s'en prendre au messager? dans ce roman qui est sans doute le plus fort écrit par l'auteur, le plus personnel.

Intérêt documentaire

Les ouvrages de Pérez Reverte sont toujours abondamment documentés, et *“Le peintre de batailles”*, qui est à la frontière du document et de la fiction, est le grand roman sur le photojournalisme. Il brose un sombre tableau de l'ambigu reporter-desperado, témoin volontaire de l'intolérable.

Les photographes et les amateurs de peinture peuvent goûter les détails techniques. On peut lire : *«C'est alors que Faulques avait augmenté l'ouverture du diaphragme, réglé la mise au point juste entre ces deux yeux et appuyé sur l'obturateur...»* - *«accentuer un sourire par du vert ou nuancer une ombre par de l'ocre»*. De nombreuses analyses éclairent certaines photographies : *«Les célèbres images de R. Capra [...] devaient leur intensité dramatique à une erreur de laboratoire.»* En matière de peinture, la culture de l'auteur est impressionnante et donne envie de retrouver ses nombreuses références pour comprendre et apprécier un genre pictural particulier, celui de la peinture de bataille : *« L'ex-photographe de guerre avait passé des jours entiers devant chacun des soixante-deux tableaux de batailles qu'il avait sélectionnés sur une longue liste qui comprenait dix-neuf musées d'Europe et d'Amérique. »*

Par ailleurs, Pérez-Reverte revient par la fiction sur sa première vie : le reportage de guerre. Les souvenirs de Faulques sont en fait les siens, et il nous fait entrer comme par effraction au coeur de la tourmente de l'Histoire, nous parcourir tous les conflits planétaires de ces trente dernières années. On passe du Cambodge à la Somalie, du Liban au sud marocain, du Golfe à l'ex-Yougoslavie où il a vu des criminels de guerre se livrer au nettoyage ethnique. Partout la mort et les instincts les plus bas des êtres humains furent fixés sur la pellicule argentique d'un appareil photographique. Il en a vu de toutes les couleurs quand il était sur le terrain, assumant son rôle de professionnel, tenant la compassion à distance, se refusant à faire de l'humanitaire. Mais, en 1994, il fuit ce métier pour trouver la paix dans l'écriture. Il n'en avait jamais parlé, moins par orgueil que par dégoût pour les dérives d'un métier vendu dans l'arène de l'information de masse. Il reconnut : *«J'étais un fils de pute professionnel, réglo, soucieux de bien faire son boulot en filmant les gens sous les balles, des enfants moribonds.»* Comme ce gamin que l'explosion d'une bombe à Sarajevo lui projeta dans les bras. *«Il saignait beaucoup, il est mort avant d'arriver à l'hôpital. Vu que l'eau était rationnée, je n'ai pas pu me laver pendant trois jours. J'ai passé tout ce temps avec mes habits couverts du sang séché de ce gosse inconnu, j'en avais jusque sous les ongles. Mais j'ai continué à faire mon métier comme si de rien n'était.»* - *« J'étais à Sarajevo, la guerre était ma chasse, chaque jour nous mettions nos gilets pare-balles, allions à la ville ancienne et attendions que ça commence. Alors on filmait les gens, les enfants, la mort... Hijos de puta professionnels. Honnêtes, on croyait payer le prix à notre manière, en renonçant à notre vie personnelle. Le prix pour être à la télé, gagner de l'argent... »* Dans tous les Holiday Inn des zones de conflit, il vit, à la nuit tombée, les fauteuils moelleux des bars se remplir de spécialistes de pacotille, disposés à refaire le monde à peu de frais : *« Des intellectuels en visite, avec leur suite d'imbéciles, citant les sempiternelles mêmes références, “Au cœur des ténèbres” de Conrad, ou Cervantès au choix. Des amateurs de l'horreur venus théoriser sur les bons et les mauvais. Je méprisais tout ça : qui sait où est la limite? Comme le sniper serbe, je fais partie de ce monde, et m'y sens responsable. Pas seulement par passivité idéologique, mais génétiquement. La guerre n'est que la manifestation extrême de la condition humaine, et on n'y voit rien qu'on ne peut trouver dans la vie civile. »* Il confia : *« Je n'ai pas de remords. Si je ne dors pas la nuit, c'est avant tout à cause des images. »* car il est des lieux dont on ne revient jamais. Tandis que Faulques, le héros du roman, met ses souvenirs en peinture, il a choisi de les traduire en mots, avec une extrême lucidité et une grande honnêteté, ayant le courage de ne pas se mentir à lui-même, quitte à déplaire, ce qui est une position difficile. Désormais, il se demande ce qui fait courir ces témoins volontaires de l'ignominie que sont les acteurs de l'« info-war ».

Pérez-Reverte nous parle de ce qu'il connaît et de ce qu'il aime, c'est sans doute pour cela qu'il sait nous captiver

Intérêt psychologique

"*Le peintre de batailles*" est-il un roman ou une analyse par l'auteur de son propre parcours? Dans ce roman en forme d'introspection, derrière le masque du personnage qui est bourré de secrets enfouis sous les cendres d'un passé funeste qui ne veut pas passer, on sent une présence forte, faite de malaise, d'expérience, de vérité, celle de l'auteur lui-même que son expérience de la violence amena à clamer son dégoût d'une photographie de guerre qui ne donne plus rien à comprendre dans un monde saturé d'images. Les liens qui unissent Arturo Pérez-Reverte à Andrés Faulques sont étroits. On peut même voir le personnage comme un alter ego : il est devenu peintre comme l'autre est passé à la fiction. La quête de quiétude et de rédemption de Faulques dans sa retraite solitaire est aussi celle de l'auteur. Reste-t-il quelque chose en lui des criminels de guerre photographiés? Que fait-il passer dans son étrange peinture? Il ne souhaite rien apporter aux autres, à nous ; alors, que cherche-t-il pour lui-même? Tout le mérite de l'auteur est de nous rendre complice de cette quête, de nous mettre à sa place dans une réflexion qui va chercher au fond de nous-même.

Ce qu'on apprend de la relation d'Andrés avec l'extraordinaire personnage féminin qu'est Olvido révèle un grand amour et une belle fidélité, même si, curieusement, « olvido » signifie en espagnol « oublié ». Mais il est impossible de la tenir pour crédible : elle est trop belle, trop libre, trop désinvolte et libertine pour ne pas relever de ce pur romanesque qui séduisait dans les autres livres de l'auteur mais ici embarrasse quand il sert de support à des propos plus graves. Il s'en défend : « *Les femmes n'ont jamais été décoratives dans ma vie. Je les respecte énormément. Elles ont une sorte de lucidité génétique.* »

Quant aux deux hommes, tout les oppose : origines, souffrances et culture. Markovic est venu exiger le paiement d'une dette mortelle. Mais il est difficile d'admettre que ce paysan du Danube puisse devenir une sorte d'expert en abstractions s'entretenant avec le photographe devenu peintre de la condition humaine ou du déterminisme dans l'Histoire. En fait, seuls ils peuvent s'offrir l'un à l'autre la sérénité.

Intérêt philosophique

"*Le peintre de batailles*" est un roman réfléchi, d'une redoutable gravité, où l'on trouve, au long d'une longue conversation, tant de propos magnifiques de densité, de gravité et peut-être de désespoir, tant de gloses, qu'on peut qualifier ce texte déroutant de philosophique. D'ailleurs, pour un confrère de Faulques, « *comprendre, et l'effort pour comprendre, est notre salut. Ou du moins cela nous console, parce que cela transforme l'horreur absurde en lois sereines.* » Et la discussion entre Faulques et Markovic, par moments, prend la forme d'un dialogue platonicien, confus toutefois et plutôt bavard.

Sont envisagées toute une série de réflexions qu'on peut tenter d'organiser ainsi :

On s'interroge sur l'origine du mal, sur les règles cachées qui font du monde un chaos, les êtres humains obéissant non pas au caprice des dieux, mais à « *l'implacable géométrie* » de ce chaos, à laquelle il serait vain de vouloir se soustraire et que la science et l'art peuvent, peut-être, permettre de comprendre.

Le mal triomphe dans l'horreur de la guerre, avec laquelle la vie, la mort, sont sous « *les pas du hasard sur un échiquier rigoureux* ». Pérez-Reverte et son double se perdent à rechercher l'« *essence de la guerre, de Troie aux tours jumelles* », essence dont on se demande au fond ce qu'elle signifie. Le peintre invoque la nature de l'être humain, ses lois objectives qui font que l'on s'entre-tue. Il se demande si les hommes en guerre sont des gens anormaux commettant des choses normales, des gens normaux commettant des choses anormales, ou, plus simplement, des gens normaux commettant des choses normales, car « *c'est sous la peau, dans les gènes.* »

Entre les deux personnages, l'un témoin, l'autre victime de l'horreur humaine, se noue un drame qui pose la question essentielle de la responsabilité morale, le problème central que traite le livre étant celui de la culpabilité que devrait ressentir celui qui montre l'horreur de la guerre, qui ne serait pas

simple spectateur neutre des tragédies mais acteur qui pousse une roue de l'engrenage infernal du désordre du monde. Pérez-Reverte dit ne rien détester de plus que la tendance des êtres humains à s'affranchir de leurs responsabilités. Il pose la question du « voyeurisme », souvent morbide auquel notre civilisation de l'information nous habitue. Mais, là-dessus, il faut protester : les photojournalistes sont là pour informer ; leur devoir, leur seul devoir, est de montrer, toujours montrer, montrer tout ce qu'il est possible de montrer, même au risque de choquer, de réveiller, d'embarrasser, de briser le mur du silence ; pourquoi les journalistes de guerre, qu'on se plaît à traiter de « touristes du désastre », ne pourraient insuffler aucune compassion, aucune conscience à ceux auxquels ils s'adressent, comme si l'être humain ne pouvait plus rien ordonner ni rien moraliser face au chaos du monde ?

Faulques s'étant réfugié dans l'art se pose la question de son rôle face à la guerre. D'entrée de jeu, il se demande si l'art peut échapper à l'« implacable géométrie du chaos », le romancier se demandant donc avec Dostoïevski : « L'art suffira-t-il à sauver le monde ? » Il affirme de façon paradoxale : « *Seul l'artiste est véridique. C'est la photographie qui ment.* » Et, pour lui, l'artiste ne peut exercer réellement son art sans s'engager.

Au-delà de cette réflexion centrale, le livre discourt encore du « destin » ou de la « liberté » de l'être humain, de la fragilité de la vie, de l'omniprésence de la mort et de la nécessité de profiter de l'instant qui passe, de l'amour qui participe aussi à ce jeu chaotique qu'est la vie mais y est le seul réconfort. Toutes réflexions qui n'ont rien de nouveau, pas plus que, même si le cynisme ne figure pas dans la panoplie de Pérez-Reverte, cette « *question très dangereuse intellectuellement : jusqu'à quel point faut-il s'apitoyer sur une humanité qui a à sa disposition cinq mille ans d'histoire, une mémoire qui permettrait d'appréhender différemment la douleur de la vie, et n'en fait pas usage, répétant inlassablement les mêmes erreurs ?* »

Pérez-Reverte, interviewé à l'occasion de la sortie de son livre, a encore indiqué que, pour lui, « *Le peintre de batailles* » est une préparation à la mort que, en espérant qu'elle vienne le plus tard possible, il veut aborder avec sérénité et courage, une démarche dictée par les Anciens pour qui ce moment était partie de la vie. Il réserve son admiration à ceux qui abordent leur fin avec dignité. « *L'homme actuel érige des barrières pour se protéger de la réalité, et tend à vivre dans un monde virtuel. Seules la culture et la connaissance offrent la clairvoyance. Le croyant prépare son esprit et son âme pour aller à Dieu. Mais il y a une autre manière d'aborder ce moment, quasi religieuse et pourtant laïque, que l'on trouvait déjà chez les philosophes grecs : le stoïcisme. Accepter de vivre et de finir selon les règles.* »,

Ainsi, Arturo Pérez-Reverte nous livre ici son roman le plus grave et le plus personnel, le plus douloureux et le plus intime, le plus intense et le plus dérangeant, qui, assura-t-il, est « *la source de tous mes autres livres plus que leur aboutissement* », qui semble mieux qu'aucun réconcilier ses obsessions : la littérature, la peinture, les années passées à arpenter le monde en quête de compréhension. L'ancien journaliste devenu une star de la littérature espagnole s'en déclare en tout cas très satisfait.

‘Un día de colera’

(2007)

‘Un jour de colère’

Essai de 350 pages

Le 2 mai 1808, les Madrilènes se soulevèrent contre les troupes napoléoniennes. Elles avaient passé les Pyrénées en tant qu'alliée des Espagnols pour envahir le Portugal, ami de l'Angleterre. Mais, l'Espagne traversant une crise dynastique, Napoléon s'était dit qu'il pourrait ajouter une pièce à son empire. Les Français firent leur nid chez leurs hôtes, qu'ils méprisaient ouvertement : des analphabètes gouvernés par des curés. Symétriquement, les Espagnols, qui n'étaient pas les moins fiers des hommes, caressaient le rêve d'égorger ces arrogants sans Dieu qui se croyaient les maîtres

de l'Europe. Mais comment pouvaient-ils faire quand leur gouvernement était exsangue et que leur armée avait les mains liées? L'empereur avait déposé le roi et installé à sa place son frère, Joseph Bonaparte.

Or, le 2 mai 1808, la rumeur courut dans Madrid que les Français voulaient emmener le jeune prince. Elle se répandit comme une traînée de poudre. Des altercations éclatèrent, des coups de feu retentirent. Un cri gronda dans la foule : «Sus au Gabacho !» (c'est-à-dire au Français). Alors que l'élite madrilène baissait les bras, le petit peuple, lui, releva la tête, et le gant. Armés de leurs navajas à cran d'arrêt, de ciseaux à vider les anguilles et de broches à rôtir, hommes, femmes et enfants défièrent la plus puissante armée du monde. Des ouvriers, des artisans, des prostituées, des marmitons ou des poissonnières se ruèrent sur les soldats, des vétérans d'Austerlitz et de Iéna. L'écrivain nous transporte dans le même temps au quartier général de Murat et dans les casernes espagnoles où deux capitaines, malgré les consignes de laisser-faire, finirent par se joindre aux insurgés. Ils furent les seuls. Et l'armée française riposta et exerça une répression atroce. Cela n'empêcha pas les Espagnols de voir à jamais dans le 2 mai une victoire, qui sonna la « Diane espagnole », qui fut le point de départ de la guerre d'Indépendance, qui dura jusqu'en 1814.

Commentaire

Arturo Pérez-Reverte s'est appuyé sur une solide documentation pour reconstituer, minute par minute, ce jour de colère absurde et grandiose. Et une jaquette dépliant reproduit le plan de Madrid de l'époque. Cet ouvrage d'Histoire rappelle le souvenir des nombreux hommes et femmes qui furent impliqués dans les événements, des quelque quatre cents victimes espagnoles. Qu'ils fussent des héros ou des lâches, des victimes ou des exécuteurs, l'Histoire a conservé les noms de la plupart. Les gens, endroits et événements sont réels, comme le sont la plupart des paroles prononcées. Mais l'écrivain transforma les histoires obscures et individuelles rapportées dans des livres ou consignées dans des archives en un récit collectif, véritablement homérique. En utilisant les plus simples libertés que se permet le roman, ces pages donnent la vie à des individus qui, pendant plus de deux cents ans, étaient soit restés anonymes soit n'existaient que dans de brefs rapports officiels.

Ces pages, pleines de rage, d'acier, de sang et d'éclairs fauves, sont goyesques, tellement goyesques, d'ailleurs, qu'on y voit Goya, à sa fenêtre, esquissant à grands traits son fameux *"Dos de Mayo"*, encore appelé *"La charge des mamelouks"* (une cavalerie enturbannée dans laquelle les Espagnols ne voyaient que des Maures prêts à les réenvahir trois cents ans après la Reconquista, et sur laquelle ils se jetèrent comme une nuée de frelons. Une Intifada contre des Arabes !)

Le 2 mai 2008, Madrid célébra le bicentenaire de l'insurrection contre les troupes françaises de Napoléon, et on a sorti du musée les tableaux de Goya pour leur faire faire le tour de la ville. Or le commissaire de cette manifestation vivante et interactive fut Arturo Pérez-Reverte. Il confia : *«J'ai accepté à deux conditions : que je sois libre à l'égard des historiens professionnels et de la classe politique.»* Le résultat fut une grande exposition qui lui ressemble, vivante, alerte, consacrée au courage d'un peuple. À partir de faits, d'anecdotes, de témoignages, elle fit revivre le réveil d'un peuple sous domination étrangère, grâce aux costumes d'époque, à des reconstitutions sonores (bruits de sabots sur le pavé, cris et détonations), des reproductions de gravures, des mannequins en uniforme d'Empire, en somme des moyens muséographiques dernier cri mis au service de la commémoration d'un événement fondateur pour l'Espagne. L'exposition, à laquelle il donna ce slogan : *«Un pueblo, una nación»* («Un peuple, une nation»), s'achevait sur la note grave et noble d'un martyrologue : *« J'ai voulu sortir cette fête populaire de son caractère purement folklorique pour lui rendre sa signification »*, a-t-il dit.

‘‘Corsarios de Levante’’

(2008)

‘‘Corsaires du Levant’’

Roman de 345 pages

Un jour de mai 1627, «*en ce temps où, pour déchaîner l'enfer sur mer aussi bien que sur terre il n'était besoin que d'un Espagnol et du fil de son épée*», le capitaine Alatrisme et son page Iñigo Balboa, qui a maintenant dix-sept ans, naviguent sur "La Mulâtre", une galère espagnole qui sert d'escorte à des navires marchands et qui peut en attaquer d'autres. Car ils sont des corsaires, munis de lettres qui les protègent de la pendaison pourvu qu'ils ne se livrent pas au pillage de navires ou de villages où flotte le drapeau de la couronne d'Espagne, mais auxquels l'ennemi ne fera pas de quartier s'il les capture. Ils se lancent à la poursuite d'une galiote barbaresque. Lorsqu'ils la rattrapent, l'abordage est tout aussi sanglant que désespéré : l'équipage sait ce qui l'attend, et tous préfèrent mourir en combattant que se rendre. «*Alatrisme regardait la mer autour de la galère et de la galiote, couverte des débris du combat. Les morts avaient presque tous été engloutis. Seuls quelques-uns, vêtements et poumons gonflés d'air, flottaient encore sur l'eau calme, évoquant pour le capitaine tant d'autres vieux fantômes qui, eux aussi, flottaient dans sa mémoire. Bien peu étaient ceux qui avaient nié la nécessité de cette expulsion au moment où elle avait été exécutée, et lui-même ne faisait pas exception. Les temps étaient rudes. Ni l'Espagne, ni l'Europe, ni le monde n'étaient portés à la guimauve.*» Si Alatrisme est écoeuré par la brutalité de la répression qui s'exerce contre les Maures, il sait que les combats navals ne font que commencer. La mer intérieure, turbulente frontière de l'Espagne au sud et au levant, croisement de races, de langues et de vieilles haines, est un espace ambigu, mobile et dangereux. Dans ces eaux de personne et de tous, le danger rôde. Le capitaine sait que la mort voyage depuis toujours avec lui. En mer, chacun porte la sienne.

"La Mulâtre" fait escale à Oran, où les troupes espagnoles soumettent sans pitié les populations maures, à Malte, à Naples, où règnent des ruffians en tous genres, et surtout livrent des batailles navales dont la plus spectaculaire est celle qui clôt le roman, sur les côtes d'Anatolie, et au cours de laquelle "La Mulâtre" affronte cinq galères turques en une bataille digne de celle de Lépante.

Commentaire

Ce sixième tome des aventures du capitaine Alatrisme est une remarquable reconstitution historique qui séduit les amateurs de romans au goût de sel et de sang. L'horreur est présente à chaque page : on s'assassine, on s'occit, on se trucid à qui mieux mieux, à coups de dagues, d'épées, de rondaches, de sabres, de cimenterres ou de mousquets. On meurt ou survit dans cette mêlée en espérant un butin, voire le parfum capiteux d'une courtisane qui a tôt fait de l'épuiser.

La Méditerranée, en ce début de XVII^e siècle, est un chaudron de haines. Les galères qui s'y défient appartiennent à des ennemis de toujours : Espagnols, Anglais, Vénitiens, Turcs, Maures... Et Pérez-Reverte décrit avec précision ce monde cosmopolite.

Pour "La Mulâtre", derrière un cap paisible, peut se dissimuler le plus mortel des dangers. Le combat, alors, est à la mesure de l'attente et de la rage de se battre : sans merci !

Ici encore, l'histoire nous est contée du point de vue du pupille d'Alatrisme, Iñigo Balboa. Sa subjectivité est aussi un joli prétexte pour mettre en lumière le chauvinisme des tenants de « *la vraie religion* » lorsqu'ils en viennent aux prises avec des protestants ou, pire, les mahométans à qui « *il manque un bout de peau* ».

Ici encore, Pérez-Reverte prend un malin plaisir à multiplier les archaïsmes et les tournures à l'ancienne. Il donna des descriptions détaillées des conditions de vie à bord des bateaux : épouillages, pansements, ablutions à l'eau salée. Il fut très disert aussi sur la façon dont le commandant soigne ses galériens pour gagner un peu de vitesse : le comite hurle « *Torse nu !* » et, fouet à la main, « *dessine un pourpoint de rouges coquelicots* » sur le dos des rameurs.

Si on a quelques connaissances historiques et qu'on n'est pas découragé par un vocabulaire parfois trop « technique », on peut se laisser porter par le souffle de formidables scènes de bataille navale, afin de recouvrer le plaisir régressif de jouer au corsaire et au pirate...

Arturo Pérez-Reverte est aujourd'hui un quinquagénaire pas très grand mais à la silhouette mince et musclée, qui paraît très jeune, qui se tient droit comme une lame de Tolède, qui dégage un formidable charisme car son regard est vif, intelligent, à peine voilé par un reflet désabusé, sa poignée de main est franche. Mousquetaire égaré dans notre époque, torero à l'ancienne, il parle avec la faconde de l'homme du Sud enclin à s'emporter sur les sujets qui lui tiennent à cœur. Il a le verbe haut et les convictions bien accrochées, ne cessant de défendre les mêmes valeurs, dont l'amour de l'Espagne qui est, pour lui, le centre du monde, tandis que *« la seule vraie culture, c'est la Méditerranée ! Le latin, le grec, l'arabe... Là se trouve la clé du monde ! »* Animé par la passion de la voile, héritée de son enfance à Carthagène, depuis qu'il se consacre exclusivement à l'écriture, il passe la moitié du temps sur son bateau, pensant que *« la vraie liberté commence à dix milles en mer »*. Pour le reste, il vit dans un village aux environs de Madrid avec sa femme et sa fille.

Pour lui fut essentielle la découverte, dans son enfance, d'Alexandre Dumas, qu'il aime toujours lire, dont il reconnaît la grande influence qu'il eut sur ses propres romans, dont il se veut le fils spirituel, et auquel il livre ce vibrant éloge : *« Il a nettement marqué le territoire initial à partir duquel mes lectures se sont ordonnées. Quand je suis devenu moi-même écrivain, j'ai compris que la plupart des nobles stratagèmes de cet emploi avaient été soufflés à l'oreille du très jeune et assidu lecteur que j'avais été par ce même Alexandre Dumas. Des croquis de personnages secondaires à la manière de clore un chapitre en laissant le lecteur sur sa faim, tout venait de lui, comme aussi le plaisir de se lancer dans une aventure avec ce même lecteur. Dumas m'aura ainsi appris qu'il n'est pire péché en littérature que d'être ennuyeux. C'est bien pourquoi je lui ai dédié mon "Club Dumas". Il est d'ailleurs temps de reconnaître que lui aussi appartient à la grande littérature, à celle qui suscite des lecteurs passionnés, lesquels passeront ensuite à autre chose, et que, pour un vrai lecteur - de ceux qui lisent depuis l'enfance -, Dumas peut être aussi important que Dostoïevski. Chaque chose en son temps... Mais on peut lire encore Dumas quand on a perdu son innocence. C'est mon cas et j'en tire toujours de grandes satisfactions. Je m'amuse beaucoup à traquer les ficelles de ce vieux renard ! Mes romans sont remplis d'hommages à Alexandre Dumas. C'est une dette que j'ai contractée envers lui et c'est d'ailleurs lui qui m'a appris à respecter les dettes d'honneur et d'amitié. À mes yeux, Dumas symbolise bien des choses. Il est tout d'abord comme le porte-drapeau de la vieille et savante Europe pleine d'Histoire et de mémoire, face à la vacuité orpheline du best-seller nord-américain. Je crois, en effet, qu'il y a encore place pour un roman européen de qualité, agréable à lire, qui plonge ses racines dans notre Histoire et notre propre imaginaire. Je crois aussi que ce type de roman offre de grandes possibilités narratives face au roman anglo-saxon pur et dur. Le best-seller cultivé, de qualité, combinant profondeur et plaisir de lecture, trouve sa référence dans l'oeuvre de Dumas. Il n'y a qu'un imbécile pour trouver "superficiel" "Le comte de Monte-Cristo" ou pour prétendre qu'Athos ou Mordaunt, le fils de Milady, sont des personnages plats. Le vieux Dumas, dans sa tombe, doit bien rire de tous ceux qui, de son vivant, niaient la qualité de son talent et lui refusaient toute gloire posthume ! »* Mais il confia encore : *« Souvent, les auteurs cherchent à masquer certaines influences, moi je les revendique et j'ose dire que j'ai plus appris sur la manière de construire un livre avec "Le meurtre de Roger Ackroyd", d'Agatha Christie, qu'en lisant tout Faulkner. »*

Pour écrire ses livres, il effectue toujours une importante recherche sur des sujets aussi variés que le jeu d'échecs et ses subtilités, les anciennes éditions, les maîtres de la peinture hollandaise du XVI^e siècle, l'escrime, la restauration des peintures du Moyen-Âge, la genèse des romans de Dumas, le Siècle d'or espagnol. Cependant, le plaisir est son premier moteur. Si on lui reproche quelques longueurs, il répond sans naïveté : *« Pour le lecteur peut-être, mais pas pour moi. Tout ce qui est écrit là, j'avais besoin de le raconter. »*

Ses romans (où deux genres s'entrecroisent : l'intrigue policière et le roman historique et d'aventures ; qui sont à la fois enlevés et très érudits ; qui allient l'efficacité de la technique narrative anglo-saxonne

à la culture de la vieille Europe), bénéficient surtout de son extraordinaire faculté d'imagination ; de son habileté à créer une galerie de personnages hauts en couleurs, dans l'abject comme dans le superbe, des aventuriers truculents, sympathiques mais fatigués, des femmes fatales ; de l'adresse diabolique avec laquelle il mène une intrigue, tisse des énigmes, suscite le suspense, déroule d'étonnantes enquêtes policières, des aventures feuilletonesques, le récit étant structuré avec la logique d'une partie d'échecs et enlevé par un verbe coloré, une plume abondante, un style généreux et impeccable. Il joue avec humour de tous les codes narratifs et invite à tourner avec gourmandise les pages de ses livres.

En somme, il offre un divertissement de grande qualité, nous ayant habitués à de bons romans populaires, hyperboliquement romanesques, dominés par la série du « *Capitaine Alatriste* » (1998), livres de cape et d'épée pittoresques et jouissifs dont la formule pourrait se résumer par aventure et suspense sur fond d'histoire et d'art. Mais son oeuvre est variée, il s'est attaqué à bien des thèmes qui au premier abord peuvent paraître usés jusqu'à la corde, mais qui sont toujours très contemporains, et il a manié bien des styles, atteignant, avec la confession qu'est "*Le peintre de batailles*", une autre dimension : celle de la profonde réflexion sur de grands problèmes.

Aujourd'hui, auteur de seize romans, d'essais et de centaines d'articles dans des magazines, il est l'écrivain espagnol dont les oeuvres sont les plus vendues en Espagne (où il est une vedette, une star, l'objet d'un véritable culte) et dans le monde, étant traduit en trente-quatre langues. Il a reçu de nombreuses distinctions, de nombreuses récompenses internationales. Huit de ses oeuvres ont été adaptées au cinéma avec succès. Il apparaît fréquemment dans des séminaires, des congrès et des salons du livre. Il a même eu droit à un «congrès international sur son oeuvre narrative et journalistique» à l'université de Murcie en 2002, avec le gratin de l'intelligentsia espagnole, où il fut question notamment de postmodernisme et de réalisme !

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)